Z.
ELE III
II*

BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
XXVIII*
B
71
NAPOLI

XXVIII
B
71

58

C

59

XXII. F. 30

OBSERVATIONS

SUR

LE NOM DES PYRAMIDES.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

Extrait du Magasin Encyclopédique, pour lequel on s'abonne chez le C. *Fuchs*, libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

OBSERVATIONS

Sur l'Origine du nom donné par les Grecs et les Arabes, aux Pyramides d'Egypte, et sur quelques autres objets relatifs aux Antiquités égyptiennes;

PAR A. I. SILVESTRE DE SACY.

DANS un moment où tout ce qui concerne l'Egypte ancienne et moderne, semble acquérir un nouvel intérêt, j'ai cru que ce seroit faire plaisir aux lecteurs curieux et instruits, que de leur communiquer quelques observations sur l'étymologie du mot grec πυραμὶς. Ce n'est pas que ces observations soient par elles-mêmes d'un grand intérêt, ni que l'étymologie de ce mot, que je proposerai, soit d'une évidence incontestable. Mais en m'occupant de cet objet, j'aurai occasion de faire plusieurs autres remarques qui peuvent être de quelque utilité, et de faire connoître un passage important d'un écrivain syrien, sur l'état des pyramides, au temps du khalife Mamoun. C'est ce qui me détermine à présenter ici le résultat de ces recherches, que je n'avois point eu d'abord intention de rendre public.

J'ai toujours pensé que le nom πυραμὶς (*pyramide*) sous lequel les Grecs, et après eux, les nations européennes ont désigné les monumens de la puissance des anciens souverains de l'Egypte,

monumens qui font encore aujourd'hui l'objet de notre admiration, appartenoit primitivement à la langue des Egyptiens. Mon opinion à cet égard, ou si l'on veut, mon préjugé étoit fondé sur la lettre Π par laquelle commence ce mot. Dans la langue copte, cette lettre sert d'article pour le genre masculin; suivant la diversité des dialectes, on y ajoute souvent un I ou un E, quand la prononciation l'exige. Ainsi, on dit, en dialecte de la basse Egypte, ou memphitique ΠΙΚΑ'ΗΙ (1), *la terre*, ΠΟΥΡΟ, *le roi*. En dialecte de la haute Egypte ou saïdique, on dit ΠΚΑ'Η, *la terre*, ΠΕΠΝΕΥΜΑ, *l'esprit*. Quelquefois on substitue le Φ au Π. Cette observation n'avoit point échappé à plusieurs savans qui avant moi avoient cherché, comme je le dirai bientôt, l'origine du mot πυραμὶς dans la langue égyptienne.

Avant d'aller plus loin, je ne dois pas dissimuler que l'on pourroit contester cette première supposition, et m'opposer l'autorité des écrivains grecs qui n'ont point cherché ailleurs que dans leur propre langue, l'étymologie du mot πυραμὶς. Les uns se sont persuadés qu'il venoit de πῦρ, *feu*, et que les pyramides avoient été ainsi nommées, à cause de leur forme conique semblable à celle de la flamme qui s'elève d'un bûcher, et qui

(1) J'ai employé partout l'H pour rendre les deux lettres aspirées de l'alphabet copte, le *khei* et le *hori*. Quand j'emploie l'H avec l'esprit rude, il remplace le *khei*. Avec l'esprit doux, il remplace le *hori*. Sans esprit, il conserve la valeur qu'il a dans l'alphabet grec d'un e long *é*.

allant toujours en diminuant, depuis sa base jusqu'à son sommet, se termine en pointe. Cette étymologie que Pline semble avoir appliquée aux obélisques, a été adoptée par plusieurs écrivains. Je ne rapporterai pas leurs autorités que Jablonski a recueillies dans son immortel ouvrage sur la religion des Egyptiens (2) ; mais pour citer seulement ici un témoignage précis, je me contenterai de rappeler ce passage d'Ammien Marcellin : « Les pyramides « comptées au nombre des sept merveilles du monde, « sont de hautes tours dont l'élévation prodigieuse « semble surpasser toutes les forces humaines, et « qui, très-larges par le bas, se terminent en « pointes très-aiguës. Cette figure porte, chez les « géomètres, le nom de *pyramide*, parce qu'elle « se termine en cône, imitant en cela le feu que « nous nommons πῦρ (3). » Cette dérivation, il faut en convenir, n'a rien de choquant, et il semble qu'on pourroit aisément l'admettre. Il est bon d'observer néanmoins qu'elle n'offre que la première partie du mot ΠΥΡαμὶς ; et qu'elle ne rend point raison du surplus de ce mot, ou du moins des lettres ΑΜ ; car les dernières lettres ΙΣ peuvent être envisagées comme une simple terminaison, étrangère à la racine primitive.

(2) *Panth. Ægypt.* Prolegom. p. LXXXI.

(3) *Pyramides ad miracula septem provectæ . . . . . ultrà omnem omninò altitudinem, quæ humanis conflci potest, erectæ sunt turres, ab imo latissimæ, in summitates acutissimas desinentes. Quæ figura apud geometras ideò sic adpellatur, quod ad ignis speciem, τῦ πυρὸς, ut nos dicimus, extenuatur in conum.* Amm. Marc. liv. XXII, §. 15.

Cette étymologie du mot πυραμὶς n'est pas la seule que la langue grecque ait fournie. Suivant l'auteur de l'*Etymologicon magnum*, ce mot dérive de πυρὸς, *froment*, et les pyramides ont été ainsi nommées, parce qu'elles étoient les greniers royaux que Joseph avoit fait construire (4). Cette étymologie, toute ridicule qu'elle est, paroît avoir eu la préférence sur la précédente. Elle est rapportée par Etienne de Byzance, et l'opinion sur laquelle elle est fondée, a été adoptée par un grand nombre de voyageurs, comme le remarquent Holstenius et Pinedo, dans leurs notes sur cet auteur. Plusieurs autres écrivains l'ont aussi adoptée. Elle étoit commune dans l'Orient au IX.e siécle, comme le prouve un passage d'un voyageur syrien, dont je parlerai plus bas, et qui, parlant des pyramides, dit : « Ce ne « sont point, comme on croit, les greniers de Jo- « seph, mais des mausolées étonnans, élevés sur « la sépulture des anciens rois. » Djoulaki, cité par Macrizi dit : « Quelques-uns prétendent que « les pyramides sont des tombeaux : cela est faux. « Celui qui les a fait construire, l'a fait, parce « qu'il avoit prévu que le déluge qui arriveroit, « détruiroit tout ce qui se trouveroit sur la face de « la terre, excepté ce que l'on auroit renfermé « dans des édifices semblables aux deux grandes « pyramides : il y renferma donc tous ses trésors. « Ensuite arriva le déluge, et quand les eaux fu-

(4) Πυραμίδες δὲ .... λέγονται ὡρεῖα βασιλικὰ σιτοδόχα ἃ κατεσκεύασεν Ἰωσήφ.

« rent écoulées, tout ce qui avoit été renfermé « dans les pyramides, passa à Baïsar, fils de Mis- « raïm, fils de Cham, fils de Noë. Quelques-uns « des rois plus récens ont fait de ces deux pyra- « mides leurs greniers, et y ont emmagasiné leurs « grains. » Benjamin de Tudèle a certainement eu en vue les pyramides, lorsque, parlant de Fostat ou *Misr alatik*, il dit qu'on y voit plusieurs gre- niers de Joseph (5). Du moins on est en droit de le penser, puisque, si l'on n'admet pas cette ex- plication, il faut supposer qu'en décrivant l'Egypte, il a omis les pyramides. Vossius, se fondant sur une raison de prosodie, a préféré cette dernière étymologie, ce qui peut, à bon droit, paroître surprenant. « D'autres, dit-il, pensent que le mot « *pyramis* dérive de πυρὸς, *froment*, parce que le « roi y ayant amassé et emmagasiné le froment, « rendit cette denrée extrêmement rare dans toute « l'Egypte..... et cette étymologie semble devoir « être préférée à la première, parce que la première « syllabe est de la même mesure dans les deux « mots πυρὸς et *pyramis*, ce qui n'a pas lieu dans « πῦρ et dans ses dérivés (6). »

Mais revenons à ma première supposition, puis- qu'il est, ce me semble, démontré que les deux étymologies tirées de la langue grecque sont peu sa- tisfaisantes, et qu'il est d'ailleurs assez naturel de penser que, pour nommer une sorte d'édifices par-

(5) *Itiner. D. Benj. ed.* Const. L'empereur, p. 119.

(6) *G. J. Vossii Etymolog. ling. lat.* au mot *pyramis*.

ticuliers à l'Egypte, les Grecs auront adopté le nom que leur donnoient les Egyptiens. Pour nous faciliter la recherche de l'origine égyptienne du mot πυραμὶς, nous pouvons observer que ce que nous disons du nom que les Grecs donnent à ces monumens, nous devons le dire pareillement de celui sous lequel les Arabes, et à leur imitation, les Persans et les Turcs désignent ces édifices. Nous serons encore plus fondés à appliquer ici le même principe, si nous pouvons faire voir que le nom que les Arabes donnent aux pyramides, est particulier à ces édifices, n'appartient point primitivement à la langue arabe, et ne s'explique point d'une manière satisfaisante, en le dérivant de quelque racine de cette langue. Les Arabes nomment les pyramides *haram*, et au pluriel *ahram*. Quand ils parlent des deux plus grandes pyramides de Djizeh, ils les nomment au duel *haramani*. Le pluriel *ahram* et le duel *haramani* sont formés du singulier, suivant l'analogie de la grammaire arabe, et par conséquent c'est au singulier seul qu'il faut s'attacher pour découvrir l'étymologie de ce mot. Il s'écrit en arabe par les seules consonnes HRM, sans l'addition d'aucune lettre que l'on doive considérer comme voyelle. Ces trois lettres HRM forment une racine de la langue arabe, qui signifie *le dernier période de la vieillesse, l'âge de la décrépitude*. Il est arrivé, au nom arabe des pyramides, la même chose qu'au mot grec πυραμὶς : les Arabes ont voulu en trouver l'étymologie dans leur langue, et ils l'ont dérivé de cette racine dont je

viens de parler. Du moins cette étymologie est-elle rapportée par Abdallatif et Macrizi, et ce qui paroîtra plus singulier, c'est qu'ils la mettent sur le compte de Galien. Abdallatif, dans un passage qui n'a point été entendu par M. Günther Wahl, auteur de la traduction allemande de cet écrivain, dit : « Je ne vois point qu'il soit fait mention des « pyramides dans le Pentateuque ni dans aucun « autre livre. Aristote n'en a point parlé, et il dit « seulement, dans son second livre de la *Politique*: « *Comme c'étoit l'usage des Egyptiens d'aimer à « bâtir.* Nous avons un petit ouvrage historique « d'Alexandre Aphrodisius, dans lequel il fait men- « tion des Juifs, des Mages et des Sabiens; il y « dit aussi un mot de l'histoire des Coptes. Mais « Galien parle en un endroit des pyramides, et il « dérive leur nom du mot qui signifie *l'âge décrépit « de la vieillesse* (7). » Macrizi dit encore plus positivement : « Mamoun fit faire une grande ou- « verture dans cette pyramide : on y trouva un « glacis qui conduisoit en montant à une chambre « carrée de forme cubique; et sur le plancher de « cette chambre, on trouva un tombeau de mar- « bre qui y est encore aujourd'hui, personne n'ayant « pu le tirer de ce lieu. C'est ce qui a fait dire à « Galien que les pyramides étoient des tombeaux. « A la fin de son 5.e livre, *Du régime de la santé*, « il dit : *On nomme ceux qui sont parvenus à cet « âge*, HARAM, *mot dérivé d'*AHRAM *(les py-*

(7) *Abdollatifi compendium memorabilium AEgyti*, p. 89.

« *ramides)*, *dans lesquelles ils doivent bientôt aller* « *prendre place.* »

Cette étymologie est approuvée par d'Herbelot qui dit : « *Ehram*, ou *Eheram*, pluriel arabe de « *Herem*, qui signifie une vieillesse décrépite. Ce « pluriel, joint à l'article, fait *alehram*, et si- « gnifie en particulier les pyramides d'Egypte, à « cause de leur grande antiquité. » Je ne sais si d'Herbelot avoit imaginé lui-même cette raison étymologique, ou s'il l'avoit empruntée de quelque écrivain arabe. Les auteurs des deux dictionnaires fameux, le *Sihah* et le *Kamous*, n'ont pu la lui suggérer, car ils n'en font pas mention. « *Haramani*, « disent-ils : ce sont deux édifices en Egypte. » Et Firouzabadi, auteur du *Kamous*, ajoute : « Ils « sont de la plus haute antiquité, et ont été bâtis « par Edris, pour y conserver les sciences et empê- « cher qu'elles ne fussent détruites par le déluge; « ou par Sinan ben-almoschalschal, ou par les pre- « miers hommes, à cause qu'ils avoient été avertis « par l'observation des astres, du déluge qui de- « voit arriver : on y conserva la médecine, la magie « et les talismans. Il y a en ce pays un grand nombre « de petites pyramides. » Michaelis, dans ses notes sur la description de l'Egypte d'Aboulféda, observe qu'on ignore d'où les Arabes ont pris le nom qu'ils donnent aux pyramides ; et il ajoute, comme de lui-même : « Peut-être les ont-ils nommées *haram*, « à cause de leur grande antiquité, et pour parler « ainsi, de leur vieillesse; car le mot arabe signifie « *être très-vieux.* » Il observe que Golius a cru

pouvoir le dériver d'un mot hébreu qui signifie *palais*, mais il trouve cette étymologie peu vraisemblable (8).

Il est curieux de voir ce qui a pu engager les deux écrivains arabes que j'ai cités, à appuyer cette étymologie, de l'autorité de Galien. Ce médecin, à la fin du 5.e livre de son *Traité d'Hygiène*, après avoir divisé la vieillesse en trois époques, et avoir parlé du régime qui convient aux vieillards dans les deux premières époques, observe que, pour ceux qui ont atteint la troisième, ils ne doivent pas user fréquemment du bain; il en donne les raisons, puis il ajoute: « On nomme celui qui est dans ce der-« nier période de la vieillesse, πέμπελον; et la « raison en est, comme le disent les amateurs d'é-« tymologies, que ces personnes sont près d'être « envoyées dehors, c'est-à-dire, de faire le « voyage au séjour des manes. » *ὀνομάζουσι δὲ τὸν κατὰ τὴν ἡλικίαν τοιοῦτον, πέμπελον, ὡς οἱ ταῖς ἐτυμολογίαις χαίροντες φασι, παρὰ τὸ ἐκπέμπεσθαι τὴν εἰς ᾅδου δηλονότι πομπήν* (9). Il est certain que c'est ce passage de Galien, qu'ont eu en vue les auteurs arabes que j'ai cités, quoiqu'il ne soit point question des pyramides dans le texte grec. Par bonheur, la Bibliothéque nationale possède une traduction arabe du *Traité d'Hygiène* de Galien (10), et dans ce manuscrit que j'ai con-

(8) *Undè Arabes hoc illis nomen dederint incertum : forte à summa antiquitate, et tanquam senio : est enim* haram *valdè grandævus fuit.* Voy. *Descr. AEgypt.* p. 64.

(9) Voy. *Oper. Hipp. Coi et Galeni Perg.* t. VI, p. 162.

(10) *Ketab djalinous fi tedbir alsihha.* Man. ar. n.° 692.

sulté, au lieu d'une traduction littérale du passage que je viens de rapporter, on lit : « On nomme « celui qui est dans les années de cette troisième « époque de la vieillesse, *haram* : et ceux qui ai- « ment à rechercher les étymologies, disent que ce « nom qu'on leur donne, est dérivé de celui des « pyramides (*ahram*) dans lesquelles ils doivent « bientôt aller prendre place. »

Le traducteur de Galien a substitué, comme on voit, étymologie à étymologie, et il a voulu indiquer l'origine du mot arabe *haram*, qui signifie *un vieillard décrépit*, comme Galien avoit indiqué celle du mot πίμπλῳ. Mais sa pensée est contraire à celle que lui attribue Abdallatif : car il suppose que le mot *haram*, signifiant *un vieillard décrépit*, vient de *haram*, nom des pyramides, au lieu qu'Abdallatif lui fait dire que le nom arabe des *pyramides* est dérivé de celui qui signifie *l'âge décrépit*.

On ne sauroit disconvenir qu'en suivant l'idée d'Abdallatif, cette étymologie n'ait quelque chose de spécieux. Je crois cependant qu'on ne doit l'attribuer qu'à l'ignorance des Arabes, même les plus instruits, dès qu'il s'agit de quelque chose d'étranger à leur propre littérature ; et si l'on y fait réflexion, on verra qu'il n'y a aucune raison de donner aux pyramides un nom qui signifie la décrépitude de l'âge, et, pour ainsi dire, l'extinction des forces vitales ; puisque au contraire, elles semblent avoir triomphé des efforts destructeurs du temps ; ce qui a fait dire à Abdallatif lui-même et à d'autres écrivains arabes, en parlant des pyramides : *Elles ont résisté au cours*

et à la durée des siécles, ou plutôt le temps a résisté à la durée de leur existence; expression gigantesque, qui ne signifie autre chose, sinon que la durée des siécles et du temps sera plutôt épuisée que celle des pyramides; que le temps survit à toutes choses, mais que les pyramides survivent au temps. C'est ce qu'un autre a exprimé, suivant Macrizi, en disant : *Toutes choses redoutent le temps, mais le temps redoute les pyramides.*

Laissons donc là l'étymologie du mot *haram*, imaginée par Abdallatif, et cherchons-en une autre dans la langue égyptienne.

J'ai cherché inutilement à connoître le nom sous lequel les Coptes ou Egyptiens modernes désignoient en leur langue les pyramides. Kircher, dans son dictionnaire copte, a traduit un mot de cette langue par *pyramides majores;* mais c'est une faute, comme je le démontrerai dans la suite de cette discussion; ainsi je ne m'y arrêterai pas pour le présent. Il y a dans son *Œdipe* un passage plus important, dans lequel, en expliquant le mot hébreu que l'on traduit communément par les *hauts lieux*, il assure que les Egyptiens nomment les obélisques et les pyramides d'un nom commun NI-ΣΤΥΛΔΟΣ ΝΦΤ, les *colonnes de Dieu* ou *de Phta.* « Ç'a été, dit-il, « à ce qu'il paroît, la coutume des nations d'élever « à leurs divinités des autels de pierre et de marbre. « Tels étoient les autels des Egyptiens, que nous « connoissons sous les noms de *pyramides* et d'*obé-* « *lisques*, et qu'ils élevoient en l'honneur de leurs

« dieux, aussi bien dans l'intérieur des temples que « hors de ces édifices sacrés, dans les lieux publics.... « L'Egypte étant un terrain bas, et qui n'est point « entrecoupé de montagnes, les habitans imagi- « nèrent, pour suppléer au défaut de lieux hauts, « ces hauteurs factices, les obélisques et les pyra- « mides, qu'ils désignoient sous le nom de ΝΙ- « ΣΤΥΛΛΟΣ ΝΦΤ, c'est-à-dire, les *colonnes consacrées « aux dieux*. On y montoit par des degrés, et elles « étoient remplies au dedans et au dehors de toute « sorte de simulacres d'idoles... De peur qu'on ne « s'imagine que cette assertion est purement conjec- « turale, écoutons le témoignage précis d'Abenéfi « qui, parlant des obélisques, atteste ce que nous « avançons, en disant : *Les prêtres d'Egypte dressè- « rent ces pierres élevées en forme d'aiguille et d'une « figure ronde; ils y gravèrent en caractères myste- « rieux les secrets de leur philosophie, et les appe- « lèrent les autels de leurs dieux*... Une pyramide « étant donc une sorte d'autel très-élevé, construit « en l'honneur des dieux, qui, à cause de sa hau- « teur et de la forme pointue de son sommet, « est assez bien nommé dans le langage des Egyp- « tiens ΠΙΣΤΥΛΛΟΝ, c'est-à-dire, *lieu haut* ou *co- « lonne très-haute*, ainsi qu'on le voit dans mon « *Onomasticon* copte ou ancien égyptien; il est « vraisemblable que les Hébreux ayant pris cette « idée des Egyptiens, donnèrent à leurs temples « les plus élevés, et aux autels les plus hauts, le

« nom de *bama* ou *bamot*, c'est-à-dire, choses « hautes (11). »

La première syllabe de ΝΙΣΤΥΛΛΟΣ est l'article commun du nombre pluriel, comme ΠΙ dans ΠΙΣΤΥΛΛΟΝ est l'article masculin du nombre singulier. C'est peut-être par une faute d'impression qu'on lit ΠΙΣΤΥΛΛΟΝ au lieu de ΠΙΣΤΥΛΛΟΣ (12). Ce mot ne

(11) *Hic enim videtur fuisse gentium ritus, ut aras lapideas ac marmoreas suis numinibus erigerent. Tales aræ erant AEgyptiorum, quas pyramides et obeliscos vulgò dicimus, qui in deorum honorem tam in templis, quam extra templum in locis publicis erigebantur. . . . Cum enim AEgyptus humilis esset, et montibus careret, loco montium adinvenerunt excelsa illa pyramidum et obeliscorum, quas proprio nomine appellabant* ΝΙΣΥΛΛΟΣ ΙΦΙ, *hoc est, deorum columnas sacras, ad quas per gradus ascendebatur, intusque extusque plenæ erant omni idolorum varietate, ... sed ne solâ conjecturâ niti videamur, audiamus Abenefim id manifestis verbis, cum de obeliscis loquitur, ostendentem :* Ouakâmou alcahanat misr hadhihi hidjar mortafiat bisourat alhadd moudaouar ouanakabou bihim bihorouf alsarirat alasrâr hikmatihim ouasmauhoum madbahât allahihim : « *Statuerunt* « *autem sacerdotes AEgyptii hosce lapides elevatos et excelsos* « *in figuram coni seu pyramidis fastigiosæ, et incidebant in* « *eis litteris symbolicis arcana sapientiæ suæ, et nominabant* « *eas altaria deorum suorum. . .* » *Cum itaque pyramis sit veluti ara quædam præcelsa in deorum honorem erecta, quæ et ob eminentissimum fastigium non malè patriâ AEgyptiorum linguâ, ut ex Onomastico nostro copto sive ægyptiaco antiquo patet, vocatur* ΠΙΣΥΛΛΟΥ, *hoc est excelsum, sive columna præcelsa, verisimile est ab AEgyptiis id Hebræos edoctos numinum suorum templa arasve elatiores* bama *vel* bamot, *hoc est, excelsa vocasse.* Voy. *OEdipt. AEgypt.* t. I. p. 309 et 310.

(12) Ce que KIRCHER appelle son *Onomasticon Copte*; c'est la seconde

doit éprouver aucune différence de terminaison en passant du singulier au pluriel ; et c'est indubitablement le mot grec στύλος dont le λ a été doublé par une faute facile à commettre. Le mot στύλος signifie *colonne :* il est synonyme de στήλη, et se trouve dans les bons auteurs ; mais il paroît avoir été d'usage, surtout dans le dialecte des Alexandrins : il est employé très-fréquemment dans la version des Septante, et se trouve plusieurs fois dans le grec du nouveau testament. Je ne sais si l'on doit croire sur l'autorité de Kircher, que les Egyptiens aient compris sous cette dénomination les pyramides et les obélisques. Il est d'autant plus permis de le révoquer en doute, que le texte arabe qu'il cite à l'appui de son assertion, a bien l'air d'être de sa façon. Quiconque sait tant soit peu l'arabe, reconnoîtra, en lisant le texte que j'ai rapporté en note, que chaque mot contient une ou deux fautes grossières de grammaire et de construction. Il est de toute impossibilité qu'un arabe ait écrit ainsi. Il paroît plus vraisemblable que ce mot indique les *stèles* ou colonnes d'Hermès Ἑρμοῦ στῆλαι, sur lesquelles on peut consulter Jablonski (13). Quoi qu'il en soit, et en

partie du volume intitulé *Lingua ægyptiaca restituta* (Voy. *Prodrom. Copt.* p. 196). Je n'y trouve pas précisément ce que Kircher en cite ici. J'y trouve cependant plusieurs fois le mot ΣΤΥΛΟΣ, p. 216, ΠΙΣΤΥΛΟΣ ; p. 434, ΉΑΝΣΤΥΛΛΟΣ *columnæ*, avec l'article indéfini du nombre pluriel. Je trouve aussi ΠΙΣΤΥΛΗ, p. 167.

(13) Voyez *Panth. Ægypt.* t. III, p. 174-180. Le passage de Joseph sur les stèles ou colonnes érigées par Seth, a été rapporté en cet endroit par Jablonski : mais ce que l'on n'a pas remarqué,

supposant même que, sous le nom de *stèles*, on comprît les pyramides et les obélisques, l'introduction de ce mot dans la langue des Egyptiens doit être postérieure à la conquête d'Alexandre; et cela n'empêche pas que les pyramides ne dussent avoir un nom particulier qui les distinguât des autres *stèles*, et que ce nom ne puisse et ne doive se trouver ailleurs que dans la langue grecque.

Plusieurs savans ont déja tenté d'expliquer le mot πυραμὶς par le secours de la langue copte, qui contient indubitablement les restes de l'ancienne langue des Egyptiens, et le résultat de leurs tentatives a été réuni par M. Wahl, dans une note de sa traduction d'Abdallatif.

Tous ces savans ont supposé, comme moi, que la première syllabe du mot πυραμὶς n'étoit autre

c'est que les traditions des Arabes, sur la construction des pyramides, sont très-conformes à ce que dit Joseph en cet endroit : car ils disent que les pyramides furent bâties à cause qu'un roi d'Egypte avoit été averti, tant par des songes que par les observations astronomiques des prêtres, que la terre seroit affligée de deux grands fléaux, d'abord d'un déluge d'eaux, et ensuite d'une conflagration générale; que, pour conserver le souvenir des arts, des sciences et des connoissances de tout genre, on construisit les pyramides dans lesquelles on renferma tout ce qu'il y avoit de plus précieux, et sur lesquelles on grava, en caractères hyérogliphyques, toutes les connoissances acquises, et que de ces pyramides les unes furent construites en pierres, et les autres en briques. Je crois même avoir lu, dans un auteur arabe, que l'on avoit pensé que les pyramides de pierres résisteroient mieux à l'action de l'eau, et celles de brique à la violence du feu. Aristide place les stèles dans les temples καὶ πάντα φυλάττουσιν ἐν στήλαις ἐν τοῖς ἱεροῖς ἀντ' ἄλλων κτημάτων *Arist. in* Αἰγυπτ. Ed. de Jebb. t. II, p. 360.

chose que l'article masculin de la langue égyptienne.

La première étymologie est attribuée par Wilkins à Hérodote et à Kircher; mais il me semble que c'est bien à tort (14). Dans le passage d'Hérodote, que Wilkins a eu en vue, cet historien donne évidemment, ce me semble, le nom de πιρωμὶς aux grands prêtres des Egyptiens, et non aux colosses de bois qui les représentoient, et qui d'ailleurs ne me paroissent avoir aucun rapport avec les pyramides. Le passage de Synesius cité à cette occasion par Kircher, Gronovius, Wesseling et Wilkins lui-même, confirme encore cette opinion. Je ne vois pas davantage sur quelle autorité Wilkins attribue cette étymologie à Kircher, à moins qu'il n'ait eu en vue quelque endroit de ses ouvrages qui m'ait échappé. Dans le supplément au Prodrome et au Lexique copte (15),

(14) πιρωμὶς *Herodotus, lib.* II, *apud* Æ*gyptios* καλὸς κἀγαθὸς *appellari vult. Hodie Copti per* ΠΙΡΩΜΙ, *hominem, virum sine prædicato boni vel mali vocant. Ex hâc autem origine nunquam deducendâ est* πυραμὶς, *uti Herodotus quidem et cum eo Kircherus facit.* Voy. Dav. Wilkins, *Dissert. de ling. copt.*, à la suite de *Oratio dominica in diversas omnium ferè gentium linguas versa, ed. J. Chamberlaynio. Amstelæd.* 1715, p. 108.

(15) *Porro quidnam sint aut fuerint Pyromides* Æ*gyptiorum jam restat inquirendum..... Nos dicimus vocem esse* Æ*gyptiam, et idem cum* ΠΙΡΩΜΙ, *qua voce virum, heroëm, fortem, robustum, rebus gestis clarum exprimimus. Erant igitur Piromes statuæ regum et sacerdotum, quas sibi ad demonstrandam eorum fortitudinem, et virilium heroïcarumque actionum eminentiam demonstrandam erigere solebant.* Voy. *Ling.* Æ*gypt. restituta* p. 591.

il recherche quelle est l'origine des *Pyromides* des Egyptiens (car c'est ainsi qu'il écrit ce mot en cet endroit). Il rapporte le passage d'Hérodote où se trouve le mot πιρωμὶς, et, après avoir observé que l'on a cherché à l'expliquer de différentes manières, il ajoute que, suivant son opinion, c'est le mot égyptien ΠΙΡΩΜΙ qui signifie un héros, un homme recommandable par sa force et ses grandes actions. « Les *Piromes*, continue-t-il, étoient donc des statues « des rois et des prêtres, qu'ils se faisoient élever pour « être un témoignage de la supériorité de leurs forces « et de leurs actions héroïques ; » ce qu'il confirme par le passage de Synésius. Je crois que Kircher s'est trompé, en disant que les statues colossales des prêtres se nommoient elles-mêmes πιρωμὶς; mais je ne vois point qu'il ait cru trouver là l'etymologie du mot πυρωμὶς; et je suis presque tenté de soupçonner que c'est le mot *Pyromides* mal orthographié, qui lui a fait attribuer cette pensée. Kircher, dans ce passage, semble avouer que ΠΙΡΩΜΙ signifie *un homme distingué par ses grandes actions, un héros;* ce qui est faux de la langue copte, quoiqu'on ne puisse pas assurer que, dans l'ancienne langue égyptienne, ce mot n'eût pas cette acception. Au surplus, soit qu'il signifie simplement l'*homme*, comme on le voit dans tous les monumens de la littérature copte, soit que, comme le dit Hérodote, il siguifiât autrefois un *homme distingué et bon* καλὸς κἀγαθὸς, je ne vois pas comment on pourroit en déduire cette conséquence, qu'il fût devenu le nom des pyramides, et qu'il dénotât, comme le dit M. Wahl, les monumens des

hommes illustres, des rois et des prêtres (16). Wilkins a donc grande raison de rejeter cette étymologie qui se réfute d'elle-même, et je suis très-étonné qu'elle ait eu l'approbation de Périzonius (17).

Suivant une autre étymologie que le même M. Wahl (18) semble attribuer à La Croze et à Jablonski le mot πυραμὶς, dérive de ΠΙΡΕΜΣΙΣΙ qu'il faut prononcer *piramchici ;* ΣΙΣΙ *(schici)* signifie *élévation*, et PEM *(ram)*, *habitant* ou *possesseur ;* ainsi PEMΣΙΣΙ doit signifier *habitant* ou *possesseur de l'élévation*, comme de BAKI *(baki)* *ville*, se forme PEMBAKI *(rambaki)*, habitant d'une ville, *citoyen*, de KATI *(kadi)*, *intelligence ;* PEMKATI *(ramkadi)*, ou avec le signe qui répond au génitif latin ; PEMN̄KATI *(ramankadi)*, *intelligent ;* de BEXE *(bakha)*, *récompense*, *salaire ;* PEMBEXE *(rambakha)*, *mercenaire.* Cette étymologie seroit

(16) πιρωμι, *vir, nimirum virorum illustrium, regum scilicet et sacerdotum monumentum* (Abdallat Denckwurd. AEgypt. p. 159). Jablonski a conjecturé que c'étoit par une sorte de jeu de mots, que les prêtres égyptiens avoient dit à Hérodote que πιρωμις signifioit καλὸς κἀγαθος. *Quod verò Herodotus affirmat*, Piromin *græcè significare* καλὸν κἀγαθὸν, bonum et honestum, *id pro lusu aliquo etymologicô habendum est. Nam* ΠΙ-ΡΗ-ΜΗΙ Pi-rè-mêi *reipsa significat* facientem quod justum est, *undè conflatam esse vocem* ΠΙΡΩΜΙ *hominem, existimare potuit, qui eam Herodoto interpretatus est* (*Panth. AEg. Proleg.* p. XXXVIII). Cette conjecture me paroît trop subtile.

(17) Perizon. *AEgyptiarum orig. etc. investig.* t. I, p. 447. Ed. de 1736.

(18) Abdallat. Denckw. AEgyp. à l'endroit déja cité.

assez heureuse, si le mot principal ΣΙΣΙ *(schici) élévation*, se trouvoit effectivement dans πυραμὶς; mais il ne s'y trouve point; ις n'est qu'une terminaison grecque; et quand on supposeroit que ces lettres appartinssent au mot primitif, cela seroit encore bien éloigné de ΣΙΣΙ.

Jablonski s'appuyant (19) sur l'autorité de La Croze, offre une étymologie plus savante, mais peu naturelle: il cherche l'origine du mot πυραμὶς dans les mots coptes ΠΙΡΗ ΜΟΥΕ *(pirâ-moua)*; ΠΙΡΗ signifie le *soleil*, et ΜΟΥΕ *splendeur*, ἀπαύγασμα. C'est, suivant ce savant illustre, cette étymologie que Pline a eue en vue en disant: « Les rois, à l'envi, firent faire « en pierres de Syène des colonnes qu'ils nommèrent « obélisques, et qui étoient consacrées à l'honneur « du soleil. Leur forme même représente les rayons « de cet astre; et c'est ce qu'indique leur nom « égyptien. » *Trabes ex Syenite lapide fecere reges quodam certamine, obeliscos vocantes, solis numini sacratos. Radiorum ejus argumentum in effigie est, et ità significatur nomine ægyptio* (20). Pour appliquer ce passage au mot πυραμὶς, La Croze supposoit que les obélisques avoient porté originairement le nom de *pyramides*. « Comme Pline, dit « Jablonski, nous apprend que les obélisques sont « des représentations des rayons du soleil, et que « c'est ce que signifie leur nom en langue égyp- « tienne, cet homme célèbre (La Croze) en con-

(19) *Pant. Ægypt. Proleg.* p. LXXXII.
(20) *Hist. nat.* liv. XXXVI, c. VIII.

« cluoit que le plus ancien nom des obélisques, chez « les Egyptiens, avoit été πυραμὶς. . . . . Les « Egyptiens donnèrent donc originairement le nom « de pyramide aux obélisques, parce qu'ils avoient « une sorte de ressemblance avec les rayons du « soleil ; ensuite ils transportèrent ce nom à des « édifices bien plus considérables, que l'on nomme « proprement les pyramides, parce que, malgré « que leur destination fût différente, ils conservoient « quelque rapport avec la figure des rayons solai- « res (21). » Il est surprenant que La Croze et Jablonski aient fondé l'étymologie du nom des pyramides sur un passage de Pline, où, de leur propre aveu, il n'est pas question de ces monumens, et dans lequel cet écrivain veut indiquer l'origine du mot *obélisque (obeliscos vocantes)*, qu'il dérive bien ou mal à propos de la langue égyptienne. Aussi voit-on combien Jablonski fait violence au sens naturel de ce passage, pour y trouver les pyramides. Cette étymologie a d'ailleurs un vice considérable ; c'est qu'elle transpose l'ordre des mots, en plaçant le conséquent *solis* avant l'antécédent *splendor;* cette

(21) *Cùm enim Plinius nos docuerit obeliscos esse effigies radiorum solis, ac prætereà id ipsum significari nomine ægyptio, ex eo vir summus concludebat obelisci nomen antiquissimum apud Ægyptios fuisse* pyrsmis. . . . . *Ægyptii igitur obeliscis primò pyramidum nomen indiderunt, quòd in effigie quadam radios solis imitarentur : deinde illud ad omnes structuras molis amplioris, quas propriè pyramidas vocant, transtulerunt, quòd et hæ aliquam radiorum solis speciem servarent, quamvis earum alius esset usus.* Voy. *Panth. Ægypt. Proleg* .p. LXXXII.

construction, admise dans bien des langues, est contraire à l'usage invariable de la langue égyptienne, dans laquelle il faudroit dire ΠΙΜΟΥΕ ΜΦΡΗ.

La même raison doit faire rejeter l'étymologie proposée par Wilkins, ΠΟΥΡΟ ΜΙΣΙ *(pouro mici)*; ΠΟΥΡΟ, dit-il, signifie *le roi*, et ΜΙΣΙ *naissance*; en conséquence, ces deux mots ΠΟΥΡΟ ΜΙΣΙ, signifient, suivant Wilkins, *regum prosapia*, et il croit que ce nom a pu être donné aux pyramides, parce que c'étoient des édifices destinés aux personnes de la famille royale (22). Cette étymologie est très-forcée, et d'ailleurs elle est proscrite par une inversion contraire au génie de la langue égyptienne. Elle peut encore moins être admise, si on ne considère *ις* dans le mot *πυραμὶς* que comme une terminaison grecque; car alors le mot ΜΙΣΙ ne se trouve pas réellement dans le mot *πυραμὶς*.

La dernière étymologie est due au savant Adler,

(22) *Ex hâc autem origine* (ΠΙΡΩΜΙ) *numquam deducenda est πυραμὶς... sed juxta intentionem institutumque primum à* ΠΟΥΡΟ rex, *et* ΜΙΣΙ generatio, *derivatur. Fuisse olim pyramides regibus Ægyptiorum eorumque familiis erectas nullus autorum nos dubitare sinit; indè qui ex iis oriundi erant, ad columnas illas seriem familiarum regiarum continentes recurrere necesse habebant: uti exemplo Hœcatæi Thebani... patet, quem, ut Herodotus ait, sacerdotes Jovis in magnum cœnaculum introduxerunt, ubi pontifices et reges filiique eorum gradatim in columnis percensebantur; et has columnas pyramides appellatas esse idem nos docet.* (Dav. Wilkins *dissert. de ling. copt.* à l'endroit déjà cité, p. 108). Il suffit de lire le passage d'Hérodote, pour juger que Wilkins s'est fort éloigné de la pensée de cet historien.

dont l'érudition et la sage critique sont généralement connues ; il dérive le mot πυραμὶς de ΠΙΡΑΜΑ *(pirama) la hauteur, le monument élevé* (23). Cette étymologie a pour elle sa simplicité, et une application sensible à ce que les pyramides ont de plus frappant. On pourroit objecter que le mot PAMA *hauteur* ne se trouve point dans ce que nous connoissons de la langue égyptienne ; mais cette objection est foible, parce que cette racine appartient à la langue hébraïque et à plusieurs de ses dialectes connus, le chaldéen, le syriaque et le samaritain ; que vraisemblablement elle se trouvoit aussi dans la langue des Phéniciens (24), et que nous avons lieu de croire que l'ancien langage des Egyptiens avoit plus de rapport avec l'hébreu, que l'on n'en trouve aujourd'hui entre cette langue et le copte. On peut même supposer, avec M. Wahl, qu'on retrouve cette racine et une dérivation de sa signification primitive dans le mot copte PAMAO *(ramao)*, qui signifie *riche* (25).

(23) « Pyramide læsst sich nicht aus dem griechischen πῦρ feuer « erklæren, wenn man nicht ins læcherliche fallen will. Es ist das « koptische oder egyptische Wort ⲣⲁⲙⲁ, ⲣⲁⲙⲓ rami, das hœhe be- « deutet, und mit dem hebræischen *Rom*, *Rama* überein stimt. « *Pi* ist der Artikel des mænlichen Geschlechts bey den Egyptern, « also *pirami.* » Voy. Adlers Biblischscritische Reise nach Rom. p. 192.

(24) Voy. Selden, *de diis syris*, synt. II, c. X, p. 254.

(25) « Ⲣⲁⲙⲁ bedeutet hoch, hœhe ; daher auch ⲉⲣⲁⲙⲁⲟ in dem « Wœrterbuch tropisch in der Bedeutung *dives* stehet. » Abd. Deńckw. Egyp. p. 159.

Mais cette étymologie a un défaut plus essentiel, et qui lui est commun avec toutes les précédentes : c'est qu'elle ne rend raison que du nom que les Grecs donnent aux pyramides, et qu'elle n'offre aucune lumière sur l'origine de celui que leur donnent les Arabes. Elle ne résout donc que la moitié du problème; car le mot grec πυραμὶς et le mot arabe *haram*, ou avec l'article *alharam*, ne sont primitivement qu'un seul et même mot. Il faut donc, pour résoudre le problème d'une manière satisfaisante, trouver un mot égyptien qui, en passant avec une légère altération dans les langues grecque et arabe, ait pu donner naissance aux deux mots dont nous cherchons l'origine. C'est ce que je crois avoir rencontré.

De la comparaison du mot grec avec le mot arabe, il résulte 1.° que la finale ις du mot πυραμὶς n'est qu'une terminaison grecque dont on ne doit tenir aucun compte; 2.° que la syllabe πυ, ou du moins la lettre π, est étrangère à la racine. C'est un article égyptien auquel les Arabes substituent leur article *al*, quand il en est besoin. Ce que les Grecs ont fait ici et dans d'autres mots (26), les Arabes l'ont fait dans le mot *berba*, dont je parlerai plus bas, qui est composé de l'article ΠΙ ou ΠΕ, et de ΕΡΦΕΙ *(arbai)*, ou en dialecte du Said ΡΠΕ *(arba) temple*, et dans le mot *timçah*, *crocodile*, qui n'est autre chose que l'article féminin ΤΙ ou ΤΕ, et le mot

(26) *Pharao* n'est que l'article ΠΙ ou Φ et le mot ΟΥΡΟ ou en dialecte du Saïd ΡΡΟ *roi*.

ΜΣΑ'Η *(mçah)*, nom copte de cet animal adopté par les Arabes ; 3.° il suit de cette comparaison qu'avant la syllabe ραμ, il y avoit une aspiration articulée avec une voyelle très-brève, et que les Grecs ont retranché cette aspiration, parce qu'ils n'avoient pas de moyen de l'exprimer, tandis que les Arabes au contraire l'ont conservée. De ces données je me crois en droit de conclure que le mot primitif devoit être composé, abstraction faite des voyelles, des trois lettres H R M. Ces trois lettres donnent une racine bien connue et très-riche en significations et en dérivés dans les langues orientales. Elle signifie incontestablement, dans son sens primitif, *séparer du commerce et de l'usage des hommes ;* de là en hébreu, en chaldéen, en syriaque, le verbe signifie, *consacrer à Dieu, dévouer, anathématiser, excommunier* ; de là HEREM en hébreu, *anathème, chose dévouée, consacrée à la divinité* ; de là en éthiopien et en arabe HARAM, *interdire*, et dans la première de ces deux langues *servir Dieu, être consacré d'une manière spéciale à la religion* ; de là en arabe HARAM, *chose illicite, prohibée, lieu saint* ; HARIM, *les femmes ;* HAREM, *le lieu de la maison où elles habitent séparées des hommes ;* MOHARRAM, *un des mois sacrés où les hostilités étoient défendues ;* HARAMANI, *les deux villes sacrées, la Mecque et Médine, dont on ne doit point permettre l'entrée aux infidelles ;* IHRAM, *l'habit particulier des pélerins*, avec lequel il leur est interdit de chasser, de se raser, d'user des plaisirs corporels, etc. ; de là peut-être en grec ἱερμῶ et ses dérivés. Si, de-

vant le mot HARAM ou HRAM, nous mettons l'article égyptien, nous aurons ΠΗΡΑΜ. De là les Grecs ont pu faire aisément πυραμὶς, et en retranchant l'article, nous aurons le *haram* des Arabes. Ce nom signifiera *le lieu saint, l'édifice consacré d'une manière particulière, soit à quelque divinité, soit à un usage religieux.* Il est très-possible que les Egyptiens écrivissent 'ΗΡΑΜ, sans aucune voyelle après la consonne aspirée, comme ils écrivent encore aujourd'hui 'ΗΡΑ, *visage*, 'ΗΡΕ, *alimens*, 'ΗΡΗΡΙ, *fleur*, 'ΗΡΩ, *fournaise, foyer*, 'ΗΡΩΤ, *pressoir*, etc.; et il n'est nullement surprenant que les Grecs aient supprimé cette aspiration trop dure pour eux, et que d'ailleurs aucune de leurs lettres ne pouvoit exprimer. Le nom de *Canope* nous fournit un exemple frappant d'une pareille suppression. Aristide nous apprend que le mot Κάνωβος étoit originairement égyptien, mais que sa prononciation dure, et difficile à écrire en lettres grecques, avoit été adoucie en passant dans cette langue. Il ajoute que le mot égyptien signifie χρυσοῦν ἴδαφος, *sol d'or* (27). En égyp-

(27) Ὁ τοίνυν Κάνωβος ὄνομα ἐστὶ Μενελάου κυβερνήτου, ὡς Ἑκαταῖός φησιν ὁ λογοποιὸς, καὶ τὸ κοινὸν τῆς φήμης, ὃ τελευτήσαντος ἐκεῖ τὸν τόπον τοῦτον λείπειν τοὔνομα ταύτῃ φησὶ, ὡς Ἕλληνες λέγουσιν. ἐπεὶ ἤγαγε κἀκεῖσε ἐν αὐτῷ Κάνωβον ἱερέων ἀ τοῦ φαυλοτάτου, ὅτι μυρίοις ἴσοις πρότερον ἢ Μενέλαον ἐκεῖσε προσχεῖν, τὸ χωρίον οὕτως ὀνομάζεσθαι καὶ οὐκ ἄντικρυς μὴν ἔλεγε τοὔνομα τοῦτ' αὐτὸ ὡς ἀπογράψαι γεγράμμασιν Ἑλληνικοῖς, ἀλλ' ἦν μὲν ὥσπερ ἐμφερόμενον καὶ περιῤῥέχον, Αἰγύπτιον δὲ καὶ δυσγράμματον μᾶλλον· τὸ δ' οὖν ἡμετέρᾳ φωνῇ δηλοῦν ἔφη χρυσοῦν ἴδαφος. *Canobus gubernatoris est Menelai nomen, ut Hecataeus*

tien de la basse Ægypte, KA'HI *(cahi)*, et en dialecte du Saïd KA'H *(cah)* signifie *terre, sol*; et NOYB *(noub)* veut dire *or:* ainsi KA'HNOYB *(cahnoub)*, ou, si l'on veut, avec le signe du génitif KA'H ⲛ̄NOYB *(cah annoub)*, signifie *terre d'or, sol d'or.* On voit ici l'aspiration égyptienne supprimée dans le mot grec. Au contraire, les Egyptiens qui aiment cette aspiration, ne manquent pas de l'employer dans les mots qu'ils empruntent du grec, et s'en servent pour remplacer les esprits de cette langue: ainsi, pour n'en donner qu'un exemple, ils écrivent 'HPOΔΩΣ (*Hrodos*) pour Ῥόδος, nom de l'île de Rhodes (28).

Je ne dois point dissimuler quelques objections que l'on peut faire contre cette étymologie. La première est que la racine HRM ne se trouve point dans l'égyptien moderne. Cette objection ne me paroît pas très-forte. Nous ne connoissons que très-imparfaitement la langue copte, et surtout le dialecte du Saïd. Si nous en avions une connoissance plus étendue, nous pourrions y retrouver bien des

et fama communis loquuntur, qui mortuus loco nomen dedit, ut aiunt Græci. Nam ego quidem in ipsa urbe de sacerdote quodam non infimo cognovi, multis ante sæculis, quàm appelleret Menelaus, locum nomen hoc habuisse. Neque tamen hoc idem nomen diserte proferebat, ut Græcis litteris scribi posset, verùm ut quasi alluderet, et ægyptium esset, ac minus posset commodè scribi. Jam illud nostrâ linguâ sonare dicebat, aureum solum. Arist. *in* Αἰγυπτ. Ed. de Jebb. t. II, p. 559.

(28) Voy. *Fragmenta N. Test. è versione ægyptiacâ dialecti Thebaïdicæ Sahidicæ seu superioris Ægypti. Act. Apost.* c. XXI, v. 1, p. 158.

racines des autres langues orientales, que nous n'y avons pas reconnues jusqu'à présent : d'ailleurs, il est certain que la langue des Egyptiens modernes, telle que nous la connoissons par les versions des livres saints et autres monumens ecclésiastiques, ayant adopté une multitude presque innombrable de mots grecs, a dû perdre, dans la même proportion, un grand nombre de ses mots propres. Il n'est guères vraisemblable que la racine HRM, si riche en significations, et qui avoit un cours si général dans toute la Syrie, la Phénicie, l'Arabie, et jusque dans l'Ethiopie, fût totalement étrangère à l'Egypte. Cette racine d'ailleurs ne se retrouve-t-elle pas effectivement dans *hermès* et tous ses dérivés? et les colonnes d'Hermès, στήλαι Ἑρμοῦ, les Ἑρμαῖα de Strabon sont-ils autre chose que des colonnes sacrées, *haram*, des lieux dévoués à la divinité? N'est-ce pas encore à la racine *haram* que se rapportent le non d'*Arment*, autrefois Ἕρμοντις, celui des Ἑρμοτυμβιεῖς ou Ἑρμοτύβιες, et le nom propre du prêtre Chérémon?

La seconde objection que l'on pourroit faire, se réduit à ceci : la langue hébraïque et celles qui lui sont analogues, ont deux lettres aspirées, le *hé* et le *heth*, pour ne point parler du *kha* des Arabes et du *haut* des Ethiopiens : de ces deux lettres, la première est une aspiration douce, la seconde une aspiration forte et très-gutturale. La racine HRM dont j'ai parlé, s'écrit, dans toutes les langues où elle est usitée, par le *heth* ou aspiration forte ; et elle conserve cette même aspiration en arabe : au

contraire, le mot *haram*, nom des pyramides en arabe, s'écrit par l'aspiration douce. Cependant les Coptes ont aussi deux lettres aspirées, le *hori* qui répond au *hé* et le *khei* qui répond au *heth*. S'ils avoient eu la racine HRM, ils auroient dû l'écrire, et les Arabes, à leur imitation, par la lettre qui indique l'aspiration la plus forte. Cette objection ne me paroît point encore décisive, car la même racine pouvoit être aspirée plus foiblement en Egypte qu'en Phénicie et en Arabie. C'est ainsi que le *heth* des Hebreux répond tantôt au *ha* et tantôt au *kha* des Arabes. En second lieu, il n'y a, dans le dialecte de la haute Egypte, qu'une seule lettre aspirée, c'est le *hori* : le *khei* ou aspiration forte est inconnu dans ce dialecte ; et on y emploie le *hori*, pour exprimer l'esprit rude des Grecs ; on écrit, dans les deux dialectes, ϩΟΠΩϹ, ϩΙΝΑ, ϩΟΠΛΟΝ pour ὅπως, ἵνα, ὅπλον. La racine hébraïque *hamm* qui, dans l'hébreu et l'arabe, s'écrit par un *heth* ou aspiration forte, s'écrit aussi, en dialecte memphitique, par un *khei* ϧΜΟΜ, mais en dialecte saïdique, elle s'écrit par un *hori* ϩΜΟΜ. Il a pu en être de même de la racine HRM, et ainsi ϩΡΑΜ, en dialecte du Saïd, étoit la même chose que l'arabe *haram* écrit par un *hé*. L'esprit rude des Grecs est rendu en arabe par cette même lettre, dans les mots *Hermès*, *Hérode* et autres.

Enfin, on peut faire une dernière objection, en disant que les Grecs auroient dû écrire πιραμὶς et non πυραμὶς. Je ne pense pas que cette difficulté soit bien solide. Tout le monde sait combien on doit tenir peu

de compte des voyelles, en fait d'étymologie. D'ailleurs, je répondrai, avec Jablonski, que les Grecs ont écrit πυραμὶς, parce qu'ils s'imaginoient que ce mot dérivoit de πῦρ, feu (29).

En voilà assez sur l'étymologie du nom des pyramides. Disons un mot des *Berba* et des Syringes. Les Arabes d'Egypte désignent sous le nom de *Berba*, *Berbi*, *Birba* ou *Birbé*, suivant différentes manières de prononcer le même mot adoptées par les voyageurs européens, un grand nombre de monumens égyptiens, dont la plupart au moins sont d'anciens temples qui, dans leur état actuel de destruction, forcent encore le spectateur le plus stupide à une admiration involontaire. Tels sont les *Berba* d'Ikhmim ou Akhmim, de Dendéra, etc. Les ruines que Brown a vues à Siwa, portent aussi le même nom (30). Le sens du mot *Berba* qui constamment n'est point arabe, avoit toujours paru assez obscur, jusqu'à ce que j'en eusse indiqué l'étymologie égyptienne (31). Vattier, dans la préface de sa traduction de l'Egypte de Murtadi, avoit dit: « Les pyramides dont il y est plusieurs « fois parlé, sont exprimées en arabe par deux « noms, dont l'un est *birba*, que j'ai retenu en « plusieurs endroits, et l'autre *harum*. Le mot de

(29) *Græci id efferre consueverunt* πυραμὶς, *cùm propriè et veriùs scribendum fuisset* πιραμὶς. *Sed Græci vocem hanc* ἀπὸ τοῦ πῦρος *ab igne derivantes, non potuerunt non scribere* πυραμὶς. Voy. *Panth. AEgypt. Proleg.* p. LXXXIII.

(30) Voy. de Brown, t. I, p. 29.

(31) Not et Extr. des manusc. de la bibl. du roi, t. I, p. 270. Note (*d*).

« *birba* et au pluriel *barabi*, est peut-être corrompu « de *pyramis*. Quoi qu'il en soit, notre auteur ap- « pelle ainsi, ou les pyramides en général, ou les « moindres, à l'exclusion des plus grandes aux- « quelles il donne particulièrement l'autre nom qui est « *haram*, et qui signifie en arabe *un vieux bâtiment*. » Kircher avoit adopté la même interprétation (32), et je crois avoir découvert la source de son erreur, comme je le dirai bientôt. Reiske conjecturoit qu'il falloit substituer *barami* à *barabi*, parce que le mot *berba* lui étoit inconnu (33). Michaëlis profitant heureusement d'un passage de R. Pococke, avoit bien vu que les *berba* devoient être des temples (34). Enfin, dans une note sur l'ouvrage de Schemseddin Mohammed ben-Abilsorour, qui se trouve dans le 1.er volume des notices et extraits des manuscrits de la bibliothéque nationale, p. 270, je fis voir que le mot *berba* est égyptien, qu'il est composé de l'article ΠΙ et d'ΕΡΦΕΙ, *temple;* et cette conjecture obtint l'assentiment de Michaëlis (35), et fut aussi admise par M. Wahl (36). J'ai appris depuis peu, par M. Assémani de Padoue, que M. Zoega avoit eu la même idée.

(32) Voy. *OEdip. Ægyp.* t. I, p. 39.

(33) Büschings Magazin für die neue Hist. und Geogr. Part. III. p. 195. Not. (22).

(34) *Descr. Ægyp.* p. 80. Note (168).

(35) J. D. Michaëlis neue orient. und exeget. Bibliotheck. 8.e partie, p. 43.

(36) Magazin für alte besonders morgenl. und bibl. Litteratur. 2. livraison, p. 169.

Cette étymologie cependant a trouvé un contradicteur dans l'auteur de l'ouvrage intitulé *Edrisi Africa*, M. Hartmann, dont j'estime trop les talens, pour ne me pas faire un devoir de discuter ses objections. Je dois d'ailleurs cet égard à la manière obligeante dont il s'est exprimé, en parlant de moi. M. Hartmann ne peut imaginer que Reiske eût hasardé le changement de *barabi* en *barami*, sur une simple conjecture, et présume que ce savant avoit quelque autorité pour faire ce changement; passant ensuite à l'opinion de Michaelis qui, fondé sur un passage de Pococke, avoit dit que le mot *berba* devoit indiquer un temple, il rejette l'autorité de ce voyageur, et observe néanmoins que l'opinion de Michaelis se trouve appuyée par l'explication que j'ai donnée du mot *berba*, et par les descriptions des voyageurs qui parlent avec enthousiasme des ruines des temples et autres anciens édifices qu'ils ont vus dans les lieux dont il s'agit, sans que leurs relations fassent mention en ces mêmes lieux d'aucune pyramide (37). Mais dans le cours

(37) *Interpretationem suam ex Pocockio petiit Michaelis, cujus vero autoritas hoc loco saltem jure suspecta habetur: tuetur tamen versionem Michaelis, ejusque interpretationem, vir in linguis, ita dictis orientalibus versatissimus Silvestre de Sacy. Et sanè (ut ingenuè rem nostram tractemus) favere videntur huic interpretationi itineratorum recentiorum commentaria, quæ omninò de antiquitatis monumentis, in urbibus ab Edrisio paulò ante commemoratis frequentibus, mira enarrant, de templorum ruinis, reliquiisque, et de ædificiorum ruderibus descriptiones delineationesve exhibent, in quibus vero nihil de pyramidibus, ne verbum quidem legere est.* Voy. *Edris. Afr.* Gotting. 1796, p. 481.

de sa discussion, entraîné par un passage d'Abdallatif qui n'est rien moins que concluant, il dit que ce passage lui paroît prouver que le mot *berba* désigne une pyramide ou un obélisque (38). L'illustre Schultens avoit déja critiqué, et même d'une manière tant soit peu amère, la leçon adoptée par Michaëlis et sa traduction dans le 1.er n.° de la 1.re partie de la *Bibliotheca critica*. Il étoit persuadé que Reiske avoit eu de bonnes raisons pour proposer de substituer *barami* à *barabi*, et pour entendre par là des pyramides; et il croyoit que la description des *berba*, qu'on lisoit dans l'*Edrisi*, convenoit aussi bien à des pyramides qu'à des temples (39).

On n'a pas, ce me semble, assez fait attention que

(38) *Ex verbis autoris hujus, multò magis autem, ut mihi quidem videtur, ex loco vel ordine, quem in describendis antiquitatum monumentis tenet, vocem* Berba *notare vel pyramidem vel obeliscum equidem colligi posse putaverim; minùs commodè enim de templorum descriptione accipi posse videntur verba vix dùm adscripta.* Ib. p. 484.

(39) *In Leidensi (codice) est* Alberba *quod Michaelis præferi, putatque templum designari figuris hieroglyphicis ornatum, fortè etiam subterraneum. Reiskius emendaverat* albarami, *verteratque* pyramides, *quod vocabulum conjecturale existimat Michaelis, nec ullo usu confirmatum. Sed cum vix credibile sit Reiskium, cui tanta erat arabicæ linguæ copia, vocabulum substituisse, cujus usum nullâ posset autoritate firmare, potiùs existimamus eum haud cogitasse de diversâ vocis scriptione* Albarami, *quæ planè idem significat. Utrumque enim ortum videtur ex pyramide ut pro* Alpirami *diceretur* Albirami *et* Albirabi... *credimus quoque descriptionem Birabarum quæ est in geographia Nubiensi ad pyramides tàm facilè accommodari posse, quàm ad templa.*

la conjecture de Reiske n'est appuyée que sur le pluriel arabe *barabi*, qui prêtoit davantage à la comparaison avec le mot *pyramis*, et que vraisemblablement il ne l'auroit pas hasardée, s'il se fût rappelé en ce moment le singulier *berba*.

Au reste, Schultens auroit rendu plus de justice à Michaëlis, si, au lieu de se livrer à des conjectures, il eût ouvert quelqu'une des descriptions de l'Egypte, faites par les Arabes, et pour en citer une seule, celle de Macrizi. Il y auroit trouvé des descriptions des *berba*, qui l'auroient convaincu que ce mot ne signifioit pas des pyramides.

Pour montrer que ce que je dis ici n'est point hasardé, je vais traduire ce qu'on lit dans Macrizi, sur le *berba* de Dendéra et sur celui d'Ikhmim, qui est précisément celui-là même qui a été l'occasion de la note de Michaëlis.

Macrizi, après avoir parlé, en peu de mots, du *berba* de Séménoud et de celui d'Ikhmim, dit : « Du nombre des *berba* est celui de Dendéra, qui « est un édifice merveilleux : il a 180 fenêtres ; « chaque jour le soleil y pénètre par une de ces « fenêtres, et le lendemain, par la fenêtre suivante, « jusqu'à ce qu'il soit parvenu à la dernière ; alors « il retourne en sens contraire, jusqu'à celle par « laquelle il avoit commencé.

« Le *berba* d'Ikhmim, dit ailleurs le même écrivain, étoit un des plus grands et des plus admirables. Les anciens l'avoient construit pour y « mettre en dépôt leurs trésors ; car ils avoient eu « connoissance du déluge qui devoit submerger

« l'Egypte, plusieurs siécles avant qu'il arrivât. « Les uns disoient que ce seroit un feu qui consu- « meroit tout ce qui se trouveroit sur la face de la « terre, et les autres, que ce seroit un déluge d'eau. « Ils firent donc ces *berba* avant le déluge. On voyoit « dans celui-ci les figures des rois qui devoient gou- « verner l'Egypte; il étoit bâti en pierres de mar- « bre; chaque pierre avoit cinq coudées de long « sur deux de large. Il étoit formé de sept porti- « ques dont la partie supérieure étoit faite de pierres « longues de 18 coudées et larges de 5, peintes « en azur et autres couleurs; et ces peintures étoient « si fraîches que l'on auroit dit qu'elles sortoient de « la main de l'ouvrier. Chacun de ces sept porti- « ques avoit le nom d'une des sept planètes. Sur « leurs murs, étoient sculptées une multitude de « figures, différentes pour la forme et les dimen- « sions; elles représentoient toutes les connoissances « des Egyptiens, en fait d'alchymie, de chymie, « de talismans, de médecine, d'astronomie et de « géométrie; ils les avoient déposées sous ces figures « emblématiques.

« Ebn-Djobeïr dit, dans son ouvrage, que le « *berba* d'Ikhmim a 220 coudées de long et 170 de « large, et qu'outre les murailles, il est soutenu « par 40 colonnes. Chaque colonne a, de circon- « férence, 50 empans, et il y a 30 empans de dis- « tance d'une colonne à l'autre. Leurs chapiteaux « sont très-grands : elles sont sculptées depuis le « haut jusqu'en bas. Du chapiteau d'une colonne « au chapiteau d'une autre, il y a des pierres de

« taille, dont quelques-unes portent 56 empans de « longueur sur 10 de largeur et 8 de hauteur. Le « plafond est de tablettes de pierre, qui ne forment « que comme une seule tapisserie, sur laquelle, « tant au dedans qu'au dehors, il y a des figures « admirables, et des ouvrages curieux qui repré- « sentent des vaisseaux, des hommes, etc. L'épais- « seur de la muraille de ce *berba* est de 18 em- « pans; elle est bâtie de pierres bien liées. Voilà « les mesures prises, en 778, par Ebn-Djobeïr.

« On dit que Dhou'lnoun apprit l'alchymie par « le moyen de ce *berba*. Cet édifice subsista jus- « qu'à l'année 780. A cette époque, il fut détruit « par un habitant d'Ikhmim, nommé Ebn-alkha- « tib Kémaleddin ben-Abibecr ben-alkhatib Alé- « meddin Ali. Il y trouva de grandes richesses; « mais il mourut peu de temps après. Depuis ce « moment, la ville d'Ikhmim a toujours été en dé- « cadence, jusqu'à son entière destruction. Le génie « du *berba* d'Ikhmim paroissoit, dit-on, sous la « forme d'un jeune homme, sans barbe et nud. « Quelques personnes étant entrées une fois dans « le *berba*, il les poursuivit, et les frappa si rude- « ment qu'il les obligea à prendre la fuite. Pareille « chose, dit-on, est arrivée à des gens qui étoient « entrés dans les pyramides.

« On dit que celui qui a bâti le *berba* d'Ikh- « mim, se nommoit Doumergə, et qu'il l'a fait « pour y représenter les peuples qui devoient venir « après lui; qu'il y a tracé les annales des peuples « et les avantages dont chaque nation se fait gloire

« en particulier, qu'il y a aussi représenté les pro-
« phètes et les philosophes, et enfin qu'il y a écrit
« les noms de tous les rois qui devoient se succé-
« der jusqu'à la fin du monde. Lorsqu'il le bâtit,
« l'aigle répondoit à la tête du bélier: or, l'aigle,
« suivant le dire de ces gens-là, demeure 3,000
« ans dans chaque signe. De notre temps, cette con-
« stellation répond à l'extrémité du signe du capri-
« corne: à ce compte, il y a environ 30,000 ans
« que ce *berba* a été construit.

« Abou-Abdallah Mohammed ben-Abdarrahim
« Kaïsi dit, dans l'ouvrage intitulé *Tohfat-allo-*
« *bab*, que le *berba* d'Ikhmim est carré et bâti en
« pierres de taille; qu'il a quatre portes, chacune
« desquelles conduit à un appartement qui a lui-
« même quatre portes, que tous ces appartemens
« sont obscurs, et que de là on monte à d'autres
« appartemens qui sont comme des salles hautes et
« de la même dimension que les précédentes. »

Cet extrait auquel je suis obligé de me borner, donne une idée suffisante de ce qu'on doit entendre par un *berba*.

Je n'ai pas besoin, après cela, d'un long commentaire, pour prouver que l'on ne doit point entendre d'une pyramide, comme l'a fait Kircher, ce qu'un auteur arabe, dont il rapporte le texte, dit du *berba* d'Aswan ou Syène, et que l'on doit traduire ainsi: « Aswan, ville du Saïd supérieur,
« sur la rive orientale du Nil. On y voit un *berba*
« célèbre: c'est un des plus considérables monumens
« de l'antiquité, pour la grandeur des pierres de

« taille dont il est construit, et la quantité des « figures que l'on y voit (40). » On n'est pas plus obligé d'entendre des pyramides ce que Léon l'Africain, et après lui Marmol, disent, en parlant de la même ville, « que l'on y voit plusieurs édifices « construits par les anciens Egyptiens, et des tours « très-élevées qu'on nomme dans la langue du pays « *barba* (41). » J'observe, en passant, que Léon semble avoir voulu indiquer que le mot *berba* appartenoit à la langue égyptienne. M. Hartmann a cru pouvoir tirer par induction quelque secours d'un passage d'Abdallatif, en faveur de l'opinion de ceux qui traduisent *berba* par pyramide ; mais cette induction est si arbitraire que je me crois dispensé de la discuter. Vattier qu'il cite, n'a parlé, comme on l'a vu, que par conjecture. Quant à d'Anville et Kœhler, de l'autorité desquels il appuie aussi ce sentiment, le premier n'en a aucune dans cette matière, et le second me paroît avoir été entraîné par l'opinion de Reiske, et n'apporte, autant que je puis en juger, aucune nouvelle preuve à l'appui de son sentiment.

Au reste, quoique ce que j'ai dit, fût plus que suffisant pour prouver que les habitans de l'Egypte entendent par le mot *berba* des temples, et que c'est effectivement ce que ce mot signifie en égyptien, j'ajouterai que le mot égyptien a encore une

(40) Voy. *OEdip. Ægypt.* t. I, p. 39.

(41) *Plurimas hic spectare licet priscorum Ægyptiorum structuras, altissimas item turres, quas patrio nomine* Barba *vocitant.* Leo Afr. dans la description d'Aswan.

ressemblance bien plus frappante avec le mot arabe, quand il est écrit à la manière du dialecte saïdique ⲡⲁⲣⲃⲁ (*parba*), et je citerai, en faveur de mon opinion, une nouvelle preuve tirée de Kircher lui-même, et qui fera voir, je pense, la source de l'erreur dans laquelle il est tombé à ce sujet. Voici ce qu'on trouve dans l'ouvrage intitulé : *Lingua ægyptiaca restituta*, p. 245 : Le mot qu'il s'agit d'expliquer est ⲛⲉⲱⲕⲉⲣⲟⲥ ; il est expliqué en copte par ceux-ci : ⲧⲣⲉⲫⲥⲟⲗⲥⲉⲁ ⲛⲧⲉⲛⲓⲁⲣⲫⲟⲩⲓ, et en arabe, par ceux-ci : *mozayyanat alhayâkil* (42) *albarabi*. Kircher a traduit en latin : *orramenta, templa, pyramides majores ;* mais il n'a entendu ni le copte, ni l'arabe : le premier signifie *ornatrix templorum*, et le second, *ornatrix templorum, ædium sacrarum*. Le mot copte ⲛⲓⲁⲣⲫⲟⲩⲓ (*niarbâoui*) est le pluriel de ⲡⲓⲉⲣⲫⲉⲓ (*piarbaï*) *temple :* la colonne arabe en donne deux interprétations ; elle l'explique 1.° par le mot *hayâkïl*, pluriel de *haïkal*, que les Arabes ont emprunté des Hébreux ; 2.° par le mot *barabi* qui est le pluriel de *berha*, et par conséquent le mot copte lui-même, avec une forme arabe. L'auteur de ce dictionnaire a employé deux mots, au lieu d'un : de peur, sans doute, que le mot arabe *hayâkil* ne fût pas connu de tous ses lecteurs, il a cru devoir y joindre le mot vulgaire adopté par les Arabes d'Égypte. Le sens de ce passage ne sauroit être douteux, et il est bien étonnant que Kircher soit

(42) Dans Kircher, il y a ici une faute d'impression : c'est un *dal* pour un *élif ;* mais cette faute ne peut pas induire en erreur.

tombé dans une si lourde méprise (43). Il devoit voir que l'auteur du dictionnaire vouloit expliquer le mot νεωκορὸς qui se trouve dans le chap. 19 des *Actes des apôtres*, v. 35 ; et comme, dans ce passage, ce mot se rapporte à la ville d'Ephèse, qui est du genre féminin, l'auteur du dictionnaire s'est exprimé au genre féminin, tant en copte qu'en arabe, quoique le mot grec νεωκορὸς, abstraction faite de cette circonstance, fût du genre commun. On lit, dans le nouveau testament copte, donné par Wilkins, comme dans Kircher, ΝΕΩΚΕΡΟΣ, au lieu de νεωκορὸς.

(43) Le dictionnaire publié par Kircher, offre plus d'un exemple de fautes semblables qui prouvent qu'il n'entendoit bien ni le copte, ni l'arabe. Ainsi, ayant dans son manuscrit ΝΕΣΕΓΓΩΜΙΟΝ pour ΝΕΣΕΓΚΩΜΙΟΝ, par un changement du K en Γ assez commun dans les livres coptes, et trouvant dans l'arabe *madaihoha*, il a mal lu le mot arabe, et s'imaginant que c'étoit *mədhabihoha*, il a mis dans la colonne latine *altaria ejus f.*, tandis que l'arabe et le copte, qui n'est autre chose que le mot grec ἐγκώμιον, avec l'article pluriel joint au pronom affixe singulier féminin de la troisième personne ΝΕΣ, signifient τὰ αὐτῆς ἐγκώμια, *encomia ejus*. Voy. *Ling. Æg. rest.* p. 377.

En voici encore un exemple. Parmi les noms de villes d'Egypte (*Ib. p.* 211), on lit ΤΧΟΒΙ, et dans la colonne arabe *Kak hiya kharab ;* c'est-à-dire, *Kak, détruite aujourd'hui* Kircher a pris *Kharab* pour un nom propre, et il a mis dans la colonne latine *Kak, ipsa Charaab.*

Ces fautes prouvent que le dictionnaire publié par Kircher, n'est point, comme on l'a quelquefois soupçonné, une fraude littéraire ; mais cette preuve est superflue aujourd'hui, le manuscrit dont Kircher s'est servi étant dans la bibliothèque nationale, où il a passé de celle du Vatican.

J'ai promis de dire un mot des *syringes*, c'est-à-dire, de ces souterrains voisins de l'ancienne Thèbes, qu'Ammien Marcellin a décrits, et dont Pausanias a parlé, ainsi qu'un grand nombre d'autres auteurs cités par Jablonski, dans sa savante dissertation sur Memnon (44). Mon intention n'est point d'en faire la description; mais comme, dans cette dissertation, je me suis beaucoup plus occupé des mots que des choses, je veux seulement revendiquer, en faveur de la langue copte, la dénomination actuelle de ces lieux consacrés à la sépulture des premiers rois de Thèbes, dénomination que l'on a cru appartenir à la langue arabe. On peut voir, dans les relations des voyageurs, et surtout dans celle de R. Pococke, la description de ces monumens. Il n'est pas possible de douter qu'ils n'aient été destinés à la sépulture des rois, et Diodore de Sicile n'a pas fait difficulté de les nommer des tombeaux, τάφους. On les appelle aujourd'hui *biban al molouc* ou *bab al molouc*, c'est-à-dire, ajoute Pococke, *la porte ou la cour des rois*, parce que ce sont les sépultures des rois de Thèbes. Bruce qui étend ce nom à toute la montagne où se trouvent ces monumens, attribue à cette dénomination *les portes des rois*, une antiquité bien reculée; car il conjecture que c'est là ce qui a donné lieu à la fable

(44) Il y faut, je crois, ajouter Aristide, qui les désigne, à ce que je pense, par le mot διώρυχας dans ce passage : καὶ παρεὶς οὐδὲν ἀνεξέταστον, οὐ πυραμίδας, οὐ λαβύρινθον, οὐχ ἱερὸν, οὐ διώρυχας. Arist. ed Jebb. t. II, p. 331.

des cent portes de Thèbes (45). Brown, au contraire, semble restreindre cette dénomination au passage ou chemin qui, à travers les montagnes, conduit aux tombeaux (46). Pour se faire une idée juste de ces monumens, il est bon de comparer les descriptions de ces trois voyageurs. Elles justifieront, je crois, l'observation que je hasarde sur leur nom. Il est certain que *bab al molouc*, en arabe, signifie *la porte des rois*, et que *biban* est un des pluriels de *bab ;* par conséquent, *biban al molouc* signifie *les portes des rois.* Il est indubitable aussi que les habitans actuels de l'Egypte n'entendent pas ce nom autrement que les voyageurs que j'ai cités ; mais je crois qu'il y a là une méprise. BHB *(bâb)* en copte signifie *une caverne.* Cela me persuade que les Coptes nommoient autrefois ces excavations, *les cavernes des rois*, NIBHB N̄TE NIOYPO *(nibâb anda niouro).* Les Arabes, entendant prononcer le mot *bâb* qui, dans leur langue, signifie *porte*, l'ont conservé, et ont dit *bâb al molouc.* Ensuite ils ont employé indifféremment le singulier *bâb* ou le pluriel *bibân ;* et ainsi s'est formée la dénomination actuelle. Strabon s'est servi du mot σπήλαια, qui est précisément l'équivalent du copte NIBHB.

Dans ces souterrains, on trouve de grandes salles dont les murs sont chargés d'hiéroglyphes. « Les « deux côtés et le plafond de ces salles, dit Pococke,

(45) Voyage aux sources du Nil, t. I. p. 247.

(46) Nouveau voyage dans la haute et basse Egypte, par W. G. Browne; t. I. p. 202.

« sont couverts d'hiéroglyphes gravés dans le roc; « ce sont des figures d'oiseaux et de bêtes, quel- « ques-unes sont peintes, et ces peintures sont aussi « fraîches que si l'ouvrage venoit d'être fini (47) ». Il décrit de la même manière une des galeries qui conduisent à une de ces salles souterraines (48). Cette description me persuade que ces cavernes sépulcrales sont désignées dans un écrivain arabe, cité par Macrizi, sous le nom d'*afrouschat*, ou *afrousat*, mot inconnu aux lexicographes arabes, et qui paroît étranger à cette langue. Cet auteur, rapportant le contenu d'un écrit qu'il prétend avoir été trouvé dans un tombeau à Deïr-abi-hermès, et qui étoit en caractère et en langage des anciens Egyptiens, dit qu'on y lisoit : « Nous avons considéré ce que les astres « pronostiquoient, et nous avons vu qu'un grand « fléau devoit descendre du ciel et sortir de la terre. « Après nous être assurés que cela arriveroit, nous « avons examiné quelle seroit la nature de ce fléau,

(47) « Both the sides and ceiling of the rooms are cut with » hieroglyphics of birds and beasts, and some of them painted « being as fresh, as if they were but just finish'd. *Voy.* A Descr. « of the East. t. I. p. 98. »

(48) « The entrance, which is a descent, is cut thro' the rock... « The galleries within have hieroglyphics cut on each side; first « in a sort of a compartment next to the ceiling in manner of a » frieze; lower, figures are cut out, representing mummies; below « these, for seven feet from the ground, are hieroglyphics all « down the sides, divided by lines into different columns: in the « middle of the ceiling there are figures of men for about three « feet in breath, with stars on each side. Among the hieroglyphics, I observed many goats heads. *Ibid.* »

« et nous avons reconnu que ce seroit une abondance « d'eau qui dévasteroit la terre, et feroit périr les « plantes et les animaux. Quand nous avons été bien « assurés de cela, nous avons dit à notre roi Sourid, « fils de Sahlouk : ordonne que l'on construise des « *afrouschât* ; bâtis pour toi un tombeau, et un autre « pour les gens de ta maison. On bâtit donc pour « eux (49) la pyramide orientale, la pyramide occi- « dentale pour son frère Houdjib, et la pyramide « colorée pour le fils de Houdjib ; on construisit aussi « des *afrouschât* tant dans la haute que dans la « basse Egypte. Nous écrivîmes sur leurs murs les « sciences occultes, la connoissance des astres et de « leurs révolutions ; la magie, la géométrie, la mé- « decine, et beaucoup d'autres choses tant utiles que « nuisibles, d'une manière abrégée et propre à être « entendue de quiconque connoît notre langue et « notre écriture (50). »

Le mot *afrouschât* ou *afrousât* est un pluriel féminin, dont le singulier doit être *afrous*. Comme ce mot est inconnu, je hasarderai pour l'expliquer une conjecture. Je soupçonne que ce peut être le mot grec τάφρος, qui aura été adopté par les Coptes,

(49) *Lahom* : peut-être faut-il lire *lahou* (pour lui).

(50) Il faut nécessairement comparer ce récit avec la description d'Ammien Marcellin. *Sunt et syringes, subterranei quidam et flexuosi secessus, quos (ut fertur) periti rituum vetustorum, adventare diluvium præscii, metuentes ne cærimoniarum oblitteraretur memoria, penitùs operosis digestos fodinis per loca diversa struxerunt ; et excisis parietibus, volucrum ferarumque genera multa sculpserunt, et animalium species innumeras, quas hierographicas litteras adpellarunt.* Amm. Marc. l. 22 §. 15.

comme ils ont pris du latin le mot ΦΩΣΣΑ. Les Arabes, ensuite, en empruntant ce mot des Coptes, ont pu retrancher le T qu'ils auront pris pour l'article féminin de la langue égyptienne. Ce qui fortifie cette conjecture, c'est que le mot est du genre féminin en arabe. Il y a dans le langage arabe de l'Egypte plusieurs mots grecs que les Arabes ont dû recevoir des Coptes. Tel est *ostoum*, στόμα, dont Macrizi se sert comme synonyme du mot arabe *fem* (*bouche*) pour exprimer le débouché d'un canal dans un autre ou dans un lac; et *ibliz* formé, je crois, de πῆλος et qui signifie le *limon du Nil*.

Je finirai toute cette discussion, en rapportant un passage inédit d'un écrivain syrien, qui a quelque importance pour l'histoire des pyramides. Ce passage est tiré de la seconde partie de la chronique syriaque de Grégoire Barhebræus ou Aboulfaradje; et se trouve dans la vie de Denys de Telmahare, patriarche jacobite d'Antioche.

Ce patriarche, auteur d'une chronique qui s'étend depuis le commencement du monde jusqu'au temps où l'auteur vivoit, et dont le savant prélat J. S. Asséman a donné une notice detaillée, fit deux voyages en Egypte, sous le khalifat de Mamoun, et il avoit écrit lui-même le récit de ses voyages, dont Grégoire Barhebræus a rapporté quelques fragmens dans son histoire des patriarches d'Antioche. Asséman en a donné pareillement un extrait (51); mais comme

(51) *Bibl. or. Clement. Vatic.* t. II. p. 345 et suiv. Le manuscrit duquel je me sers, est le même qui a été entre les mains d'Asséman, et qui est aujourd'hui à la bibliothèque nationale.

il ne s'est attaché qu'à ce qui concerne l'histoire ecclésiastique, et qu'il s'est contenté d'indiquer les autres observations faites par Denys dans ses voyages, je crois qu'on me saura gré de suppléer, à cet égard, à son silence. L'émir Abdallah, fils de Taher, qui favorisoit Denys et les chrétiens, étant allé en Egypte en l'année 1136 des Grecs, suivant Barhebræus, son frère Mohammed profita de son absence pour vexer les chrétiens d'Edesse, qui avoient alors pour évêque Théodose, frère de Denys. Cela obligea le patriarche à aller trouver Abdallah en Egypte, pour réclamer sa protection. « Denys, dit Grégoire Barhebræus, « s'embarqua donc pour passer en Egypte ; une « tempête s'étant élevée pendant la traversée, et la « mer étant devenue très-forte, Denys eut peine à « se sauver, en entrant dans le port de Tennis, « ville qui est comme une île, au milieu de la mer, « formée par les débordemens du Nil (52), et qui a « été bâtie par l'empereur Adrien. Les chrétiens de « Tennis, qui étoient au nombre d'environ 30,000, vin- « rent au-devant de lui. Le patriarche Jacob, pape « d'Alexandrie, vint le voir en ce lieu, accompagné de « plusieurs évêques, qui étoient transportés de joie, « et disoient que depuis le temps du grand Sévère, « on n'avoit point vu en Egypte de patriarche d'An- « tioche. Nous leur fîmes connoître (c'est Denys lui- « même qui s'exprime ainsi) le voyage du patriarche « Athanase, surnommé le *chameau*, en Egypte, et « la réconciliation qu'il fit avec Anastase, pour mettre

(52) C'est-à-dire du lac Menzaleh.

« fin à la division qui avoit commencé du temps de « Pierre (d'Antioche) et de Damien (d'Alexandrie) « (53) et nous reconnûmes que, faute d'étudier les « livres, ils n'avoient qu'une connoissance très im- « parfaite de l'histoire. De là, le patriarche se rendit « au Camp des Perses, et vint trouver l'émir (Ab- « dallah, fils de) Taher. Cet émir qui faisoit grand « cas de lui, lui fit des reproches de ce qu'il avoit « entrepris ce voyage maritime, et lui dit : qu'est-ce « qui vous obligeoit de venir en Egypte, tandis que « vous pouviez me faire savoir par une lettre ce que « vous desiriez? Le patriarche lui souhaita, en le re- « merciant, toutes sortes de bénédictions, et l'ins- « truisit de tout le mal qui avoit été fait à Edesse. « L'émir écrivit de sa propre main à son frère une « lettre d'improbation, lui défendit d'inquiéter ou « de vexer, en quoi que ce pût être, le patriarche, « et lui enjoignit de modérer son zèle contre les « églises. Le patriarche employa aussi ses bons of- « fices en faveur des habitans de Tennis, qui se « plaignoient de la surcharge des impôts ; car on « faisoit payer à tous, sans distinction de pauvre ou « de riche, cinq pièces d'or par tête. L'émir or- « donna que l'on feroit payer 48 drachmes ou pièces « d'argent aux riches, 24 aux personnes d'une aisance « médiocre, et 12 seulement aux pauvres. Théodose, « métropolitain d'Edesse, frère du patriarche, vint « aussi avec lui en Egypte, pour y porter les plaintes « de son troupeau.... Le patriarche ayant terminé ses

(53) Voy. *Bibl. or. Clem. Vatic.* t. II. p. 334.

« affaires, revint en Syrie pour y prendre un peu « de repos. »

Le second voyage de Denys en Egypte, celui qui nous intéresse plus particulièrement, est de l'an 1141 des Grecs, suivant Barhebræus. Denys étoit venu faire sa cour, à Damas, au khalife Mamoun. Ce prince se disposoit alors à passer en Egypte, pour appaiser le tumulte occasionné par la révolte des chrétiens, que les gouverneurs musulmans avoient poussés à bout par leurs exactions. « Il ordonna, dit Grégoire, au « patriarche de l'accompagner, parce qu'il vouloit « l'envoyer en députation vers les chrétiens *Bia-* « *mi* (54) de la partie inférieure de l'Egypte, afin

(54) D'autres écrivains arabes les nomment *Baschmouri*, ce qu'a suivi Renaudot, dans son *Histoire des Patriarches d'Alexandrie*, p. 279. Macrizi les nomme les habitans du *Hauf*, ou, comme écrivent mal à propos d'autres manuscrits, du *Djauf* : Il y a des écrivains arabes qui nomment ce canton *Baschroud* ou *Baschroudein*. Eutychius écrit *Bimaï* (t. 2. p. 428 et suiv.) et donne à ce nom une étymologie copte. Je ne puis être de l'avis du savant P. Georgi qui cherche à prouver que les habitans de Baschmour ou *Psammyrites*, sont différens des *Biami* ou *Bimaï*, et qui, pour mieux faire valoir son opinion, élève des soupçons sur l'authenticité de la relation du patriarche Denys, rapportée par Grégoire Barhebræus. Il me paroît prouvé, par la comparaison des divers historiens, que les Baschmouri ou habitans du Baschmour sont les mêmes que les *Bimaï* d'Eutychius, les *Biami* de Denys, et les chrétiens du *Hauf* de Macrizi : il est possible que *Baschmour* ou *Baschroud* fût le nom d'une contrée, et *Bima*, le nom du lieu principal de cette contrée. Si l'on trouve des Baschmouri dans le Saïd, ce qui me paroît encore douteux, on peut supposer que ceux du Delta étoient une colonie de ceux du Saïd. La position de la con-

« de les faire rentrer dans l'obéissance. Mais quand « le patriarche alla trouver ces chrétiens avec Joseph, « patriarche d'Egypte, pour les amener à la sou- « mission, Afschin qui commandoit les troupes mu- « sulmanes, et qui ne vouloit pas la paix, mit le feu « à leurs villages, à leurs vignes et à leurs jardins; « il en massacra un grand nombre, fit les autres pri- « sonniers, et les envoya par mer à Antioche, et de- « là à Bagdad. Il en périt beaucoup dans la route. « Denys vint retrouver Mamoun, et l'instruisit des « vexations dont les Biami étoient victimes. En- « suite ayant reçu son congé du khalife, il retourna « à Damas. »

« Voici, continue Grégoire, de quelle manière « Denys de Telmahare parle du pape Joseph et des « évêques d'Egypte. Nous avons trouvé en eux, « dit-il, des hommes religieux, humbles, riches « dans l'amour de Dieu : ils nous ont traités avec « toute sorte de distinction, et nous ont accordé tous « les honneurs et toutes les prérogatives dus au pape « (d'Alexandrie) dans son propre territoire, autant « de temps que nous avons demeuré parmi eux. Mais « nous avons vu chez eux des usages qui ne reponent « pas à leurs bonnes qualités : l'etude des livres saints

trée nommée *Baschmour* est trop bien déterminée par Abonlféda, pour élever là-dessus aucun doute. V. *Fragm. Evang. S. Joannis, græco-copto-thebaicum*, dans la préface, p. LXXV et suiv. *Baschmout*, dans la carte de d'Anville, est incontestablement une faute pour *Baschmour*. On trouvera ci-après une détermination précise du *Hauf* qui est indubitablement la même chose que *Baschmour*.

« est abandonnée parmi eux, et les moines, surtout, « sont absolument privés de cette grace. Ceux d'entre « eux qui se destinent au service des autels, ne se « mettent aucunement en peine d'acquérir la science « ou la sagesse ; ils s'appliquent uniquement à amasser « de l'argent, personne ne pouvant parvenir à l'épis- « copat à moins de 200 ou 300 drachmes. Comme « nous leur faisions quelques représentations à ce « sujet, le pape nous donna pour excuse, qu'ils se « voyoient contraints de laisser subsister cet abus, « à cause des dettes énormes dont l'église d'Alexan- « drie étoit comme submergée. Notre patriarche « (Denys) leur reproche encore de ne point baptiser « les garçons avant le quarantième, et les filles avant « le trentième jour ; d'où il résulte que grand nombre « d'enfans meurent sans baptême. »

« Denys dit encore : Nous avons vu, dans ce pays, « les colonnes (obélisques) qui sont à Héliopolis (55), « ville royale d'Egypte, dont Putiphar, beau-père « de Joseph, étoit prêtre. Toutes ces colonnes sont « de la même dimension : c'est une pierre dont la « longueur est de 60 coudées ; la largeur et l'épaisseur « de 6 coudées. Ce n'est pas une pierre tendre, mais « une sorte de marbre. Quant au *trilithon* (c'est-à- « dire aux trois pierres) que l'on voit à Héliopolis, « du désert ou Balbec, chacune d'elles n'a que 40

(55) Voyez sur ces obélisques Abdallatif. *Mem. AEg.* p. 61, et un passage de S. Ephrem, rapporté par M. Ol. G. Tychsen, dans on *Element. Syr.* p. 40 ; ainsi que Macrizi, à l'article d'Aïn-chems.

« coudées de longueur (56). Ces colonnes ont à leur « sommité quelque chose qui ressemble à un bonnet

(36) *Trilithon* est un mot grec qui signifie *trois pierres* ou *composé de trois pierres*. Ce mot a été employé, en parlant du temple de Balbec, par l'auteur du *Chronicon paschale*, et par Jean Malala. On l'a expliqué de diverses manières, comme on peut le voir dans le recueil intitulé : *Miscellaneæ observationes in autores veteres et recentiores*, tom. II du second volume de l'édition donnée à Amsterdam en 1733, p. 172. Les auteurs de l'article que nous citons, réfutant ce que Ducange avoit dit sur le mot τρίλιθον, sont tombés eux-mêmes dans une autre erreur; ils ont cru que le temple de Balbec avoit reçu ce nom, parce que les colonnes de ce superbe monument étoient composées de trois pierres. Mais sans nous arrêter au peu de vraisemblance de cette explication qui n'étoit fondée que sur l'assertion de Maundrel, contredite par le témoignage de Laroque, il suffit d'observer qu'elle ne seroit pas applicable au passage de Denys de Telmahare, qui se sert du même mot de *trilithon*. R. Wood, auteur de la description des ruines de Balbec, publiée en 1757, a jugé avec raison que ce mot indiquoit proprement trois pierres immenses, qui se trouvent dans le soubassement du temple, et qui ont été observées par tous les voyageurs. « Il n'est nullement surprenant, dit-il, que dans l'ère de « la décadence du goût, où le grand fut plus admiré que le beau, « ce temple ait principalement attiré l'attention par les trois plus « énormes pierres qui jamais aient été mises en œuvre dans quel- « que bâtiment que ce soit. » (p. 13). Le même auteur décrit ainsi ses trois pierres (p. 19) : « Le soubassement (du grand temple) « devoit être composé de trois rangs ou couches de pierres. La « plus basse formoit les moulures du socle avec une partie du dé ; « la seconde composoit la plus grande partie du dé, et la plus « haute en faisoit le reste, avec les moulures de la cimaise. La « couche inférieure se voit dans ce plan. Nous avons marqué la « longueur des pierres..... La seconde couche qui forme la principale « partie du dé de ce soubassement, paroît au bout occidental. Nous « ne pûmes prendre la mesure, ni de la hauteur, ni de la largeur des « pierres qui composent cette couche..... Nous trouvâmes que la « longueur de trois de ces pierres prises ensemble, alloit à plus « de 190 pieds (anglois); la première ayant 63 pieds 8 pouces; la « seconde, 64; et la troisième, 63 pieds. » Richard Pococke, en

« de paysan (57), en cuivre blanc, du poids de plus « de mille livres. Aucun de ces Arabes, malgré leur « avidité, n'a pu monter au faîte de ces colonnes, « pour détacher et faire tomber ce cuivre, comme ils « ont fait du colosse de l'île de Rhodes, que les « Musulmans ont renversé et brisé, et dont ils ont « emporté 3,000 charges de cuivre. Le prophète a « prédit que le Messie briseroit les colonnes de la

parle ainsi : « But what is surprizing, in the wall to the west of the temple, « there are three stones near twenty feet above the ground, each of « which are about sixty feet long, the longest of them is about sixty « two feet nine inches in length (A descr. of the East. t. II, p. 106.). »

Pococke ajoute, au même endroit, des conjectures très-vraiaemblables sur la largeur et l'épaisseur de ces pierres. Un passage de Macrizi prouvera surabondamment que c'est de ces trois pierres qu'il faut entendre le mot *trilithon*. « Au nombre des merveilles « du monde, sont, dit Kodhaï, les trois pierres (*alahdjar altha-* « *latha*) de Balbec. » Macrizi, comme on voit, n'emploie point le mot grec *trilithon*; il paroît néanmoins que, de même que ce mot étoit devenu la dénomination de toutes les ruines de Balbec, Macrizi comprenoit aussi la totalité de ces édifices, sous l'expression dont il se sert ; car il ajoute : « Kodhaï (de qui ceci est tiré) dit que « ces pierres étoient un temple de Jupiter et de Vénus ; qu'il y « en avoit autrefois un pour chacune des sept planètes, mais qu'ils « ont été détruits, et que celui-là seul s'est conservé. »

Observons que Macrizi devoit bien connoître Balbec, puisque Ali, son père, étoit de Macriz, faubourg de Balbec. Il n'y a donc aucun doute que les trois pierres dont nous avons parlé, n'aient donné au temple et autres ruines le nom de *trilitho*.

Ces trois pierres sont placées vers l'angle nord-ouest des ruines. Voy. le Compte rendu de l'ouvrage de Wood, par l'abbé Barthélemy, dans ses OEuvres diverses. t. I, p. 247.

(57) Le mot que je rends par *bonnet* est *kasdin*. C'est vraisemblablement le mot latin *cassis*, *cassidis*, altéré. Dans le langage du talmud, on dit aussi *kasida* et *kasda*.

« maison du soleil. Peut-être, par ce mot *brîser*, « a-t-il voulu indiquer l'anéantissement de leur culte ; « autrement, il est certain qu'elles ne sont pas « brisées. »

« Le patriarche dit encore : nous avons vu en « Egypte ces édifices, dont on prétend que le théo- « logien a parlé dans ses discours (58). Ce ne sont « point, comme on le croit, les greniers de Joseph, « mais bien des mausolées (59) étonnans élevés sur « les tombeaux des anciens rois : ils sont obliques « (c'est-à-dire en plan incliné) et solides, et non pas « creux et vides. Nous avons regardé par une ou- « verture qui étoit faite dans l'un de ces édifices, « et qui est profonde de 50 coudées, et nous avons « reconnu que ce sont des pierres de taille disposées « par lits ; ils ont par le bas 500 coudées de large « sur une égale longueur, à la mesure de la coudée « de..... (60), formant une figure carrée, et leur « élévation est de 250 coudées. Les pierres qu'on a « employées pour les construire ont de 5 à 10 coudées, « ce sont toutes des pierres taillées. De loin ces édi- « fices paroissent comme de grandes montagnes.

(58) Le passage de S. Grégoire de Nazianze, que Denys a eu en vue, se trouve dans le panégyrique de S. Basile *τὸν Βασίλειον ἐπίσκοπον Καισαρείας*. tom. I, pag. 359 ; édit. de 1609. *τὰ μὲν πρὸς τῦφο..... τὰς πυραμίδας*.

(59) Le mot syriaque est *naousé* : c'est le mot grec *ναὸς*. Nowaïri et Macrizi, parlant des sépultures des anciens rois d'Egypte, se servent constamment du mot *naous*.

(60) Il y a ici un mot effacé que je n'ai pu deviner.

« Denys dit de plus qu'il a vu une maison bâtie sur « le Nil, dans l'endroit où il ne forme encore qu'un « seul lit, avant qu'il se divise en quatre branches. « Cette maison est comme une piscine carrée : dans « le milieu est une colonne de pierre, sur laquelle « sont marqués des degrés et des mesures. Quand le « fleuve grossit dans le mois d'élul, et que les eaux « s'élèvent dans l'intérieur de cette maison, des ins- « pecteurs viennent tous les jours et examinent de « combien les eaux sont montées sur cette colonne. « Si elles demeurent au dessous de 14 degrés, il n'y « a qu'une petite portion des terres d'Egypte, qui « soit arrosée : on ne fait point de semailles, et on « ne lève point l'impôt. Si les eaux montent à 15 « ou 16 degrés, on a une moyenne récolte, et l'im- « pôt suit la même proportion ; mais lorsque les « eaux atteignent 17 ou 18 degrés, toute l'Egypte « est inondée, la récolte et l'impôt sont alors com- « plets. Si l'élévation des eaux va jusqu'à 20 degrés, « elles font beaucoup de dégâts, et il n'y a pas de « récolte cette année-là. »

Quoique j'aye principalement en vue, en rapportant ce récit, ce qui concerne les pyramides, j'ai cru devoir donner en entier ce passage curieux, qui contient l'extrait d'un écrivain du commencement du III.e siécle de l'hégire. On en doit conclure, ce me semble, que l'ouverture de la grande pyramide est plus ancienne que le voyage de Mamoun en Egypte. Si elle eût été faite par ordre de ce prince et pendant son séjour, Denys n'auroit pas manqué de le dire. Son récit ne donne aucun lieu

de le soupçonner. D'ailleurs Mamoun ne resta en Ægypte que 49 jours en tout, ce qui ne permet guère de croire qu'il ait pu ordonner et faire exécuter ce travail. D'un autre côté, il est vraisemblable que l'on n'avoit ouvert jusqu'alors que la première galerie, dont la longueur totale est de 112 pieds, et que l'on n'avoit point encore forcé l'ouverture par laquelle on entre aujourd'hui de cette galerie dans le canal supérieur, ni découvert la salle du sarcophage. Denys n'auroit pas négligé de faire mention d'une découverte si importante, et qui auroit réfuté complétement la fable des greniers de Joseph.

Le voyage de Mamoun, et la description des obélisques d'Héliopolis recevront quelque jour des passages suivans de Macrizi, par lesquels je finirai.

« Isa ben Djéloudi gouverna l'Egypte pour la seconde fois comme lieutenant d'Abou-Ishak, fils de Raschid (le même qui régna ensuite sous le nom de Motasem). En 214 il livra une bataille aux habitans du Hauf (61) à Minyet-matar, et fut mis en fuite

(61) Michaëlis (*Desc. Æg.* p. 14, note 43) a douté s'il falloit prononcer *hauf* ou *djauf*, et tous les manuscrits que j'ai vus, et qui traitent de l'Egypte, sont si peu d'accord sur ce point, que l'on ne peut décider cette question par leur autorité. J'ai cru longtemps qu'il fallait prononcer *djauf*, parce que l'on trouve dans l'Arabie et dans l'Espagne, un pays auquel les Arabes donnent ce nom. Mais on lit positivement dans le Kamous : *Hauf, nom d'un pays dans l'Oman, et d'une contrée en face de Bilbés.* Cela n'empêche pas que, suivant le même dictionnaire, il n'y ait dans l'Oman une autre contrée nommée *Djauf*. Gagnier avait donc eu raison de dire qu'il falloit lire *hauf* dans Aboulféda, et non *djauf;* ce qu'il prouvoit par l'autorité de Yacout (*Desc. Æg.* texte arabe,

« au mois de redjeb. Abou-Ishak vint alors en Egypte « avec 4,000 de ses turcs, et fit la guerre dans le « mois de schaban aux habitans du Hauf. Ensuite « il se rendit à Fostat, fit mourir les principaux « d'entre les habitans du Hauf, et retourna en Syrie, « au commencement de moharram (415) emmenant « avec lui un grand nombre de prisonniers, qui « furent fort maltraités et eurent beaucoup à souf- « frir. Il donna le gouvernement de l'Egypte à « Abdouna. Au mois de schaban suivant, il y eut « un soulèvement dans le Hauf. Abdouna y envoya « des troupes, qui défirent les rebelles. Afschin étant « venu ensuite en Egypte déposa Abdouna qui se « retira à Barca. Afschin mit à sa place, au com- « mencement de l'an 216, Isa, fils de Mansour.

« Isa, fils de Mansour, étant gouverneur d'E- « gypte, tous les habitans des parties inférieures de « cette contrée, Arabes et Coptes se soulevèrent. « Ils chassèrent les receveurs du fisc, ne pouvant « plus supporter leur mauvaise conduite, et se ré- « voltèrent ouvertement. Afschin étant venu de « Barca, marcha avec Isa contre les rebelles : il « leur fit beaucoup de mal, prit les uns et tua les

p. 4, note *d*). Le passage d'Ebn-Haukal, cité par Aboulféda, se retrouve dans l'ouvrage persan dont M. Ouseley a publié une traduction, sous ce titre : *The oriental geography of Ebn Haukal* (p. 36), si ce n'est qu'au lieu de *hauf* et *rif*, on y lit mal à propos *khouf* et *zef*. La position du *hauf* est bien déterminée par ce passage. On peut voir sur la carte du lac Menzaleh, du général Andréossi, la position de Minyet-matar, qui, suivant Macrizi, est située dans le *Hauf*. Ce mot *hauf* pourroit bien être la même chose que l'hébreu *hof* (*rivage*).

« autres. Isa s'en retourna ensuite, mais Afschin « s'avança dans le Hauf, et y tua beaucoup de « monde. Ces guerres durèrent jusqu'à ce que le « khalife Mamoun arriva en Egypte, le 11 de « moharram 217. Il entra en colère contre Isa : ce « gouverneur fut déposé, et prit les habits blancs (62); « le khalife lui imputoit tout le mal, à lui et à « ses délégués. Mamoun ayant fait avancer son « armée, fit beaucoup de mal aux rebelles ; il fit « les Coptes prisonniers, leur tua beaucoup de « monde, et partit le 19 de safar, n'étant demeuré « en Ægypte que 49 jours en tout.

« Après le patriarche Marc, dit ailleurs le même « écrivain, Jacob fut élu par les Jacobites, en l'an- « née 211 : il tint le siége 10 ans et 8 mois..... Il « reçut la visite de Denys, patriarche d'Antioche, « et lui rendit de grands honneurs, jusqu'à ce qu'il « s'en retournât à son siége. Sous son patriarchat, « en 216, les Coptes se révoltèrent. Afschin les « ayant maltraités, ils consentirent à remettre leur « sort à la décision du khalife Mamoun. Le khalife « ordonna qu'on fît mourir les hommes, et que l'on « vendît les femmes et les enfans. Le plus grand « nombre furent donc vendus et emmenés en cap- « tivité. Depuis ce temps les Coptes ont été entiè- « rement assujettis dans toute l'Egypte : aucun n'a « plus osé se soulever contre le sultan, et les mu-

(62) Les gouverneurs et tous les lieutenans des khalifes Abbassi portoient des vêtemens noirs : je pense donc que cette expression veut dire qu'Isa fut réduit à la condition de simple particulier.

« sulmans les ont tenus sous le joug dans tous les « lieux habités. »

Ce qui suit est extrait de la description d'Aïnschems ou Héliopolis.

« Le 4 de ramadhan 656, il tomba un des deux « obélisques de Pharaon, qui étoient à Mataria, « lieu aux environs du Caire : on y trouva environ « 200 quintaux de cuivre, et on tira du chapiteau « une valeur de 10,000 dinars. Kodhaï dit : Aïn- « schems est le temple du soleil. Il y a en ce lieu « deux colonnes : on ne peut rien voir de plus mer- « veilleux, que ces colonnes et leurs particularités. « Elles ont environ 50 coudées de haut, et sont « posées sur la terre. Entre ces deux colonnes est « une figure d'homme monté sur une bête. Sur le « sommet de ces colonnes sont comme deux bon- « nets pointus, en cuivre. Quand le Nil commence « à déborder, il decoule de l'eau de leur sommet : « on voit très-distinctement cette eau sortir du « faîte des colonnes, jusqu'à ce qu'enfin parve- « nant à leur pied, elle y fait végéter des buissons « épineux et d'autres plantes. Quand le soleil entre « dans la première minute du capricorne, ce qui « est le plus court de tous les jours de l'année, il « atteint justement la plus méridionale de ces deux « colonnes, et passe sur sa tête : quand au contraire « il entre dans la première minute du cancer, ce « qui est le jour le plus long de l'année, il atteint « la plus septentrionale, et passe directement sur « son sommet. Ainsi, elles forment les deux points « extrêmes de la course oblique du soleil, et la ligne

« équinoxiale est justement au milieu entre ces deux « colonnes ; la marche du soleil, tant en allant « qu'en revenant, est comprise dans l'intervalle qui « les sépare.....

« Les deux colonnes qu'on voit à Aïn-schems, « dit Ebn-Djardawia, sont un reste de celles qui y « étoient autrefois : au haut de chacune est un en- « tourage de cuivre. De l'une des deux il distille de « l'eau de dessous l'entourage; elle descend environ « jusqu'à la moitié de la colonne, et n'atteint pas « plus loin. Cette eau distille le jour et la nuit sans « interruption. Cet endroit de la colonne est vert et « humide. L'eau ne tombe pas jusqu'à terre. C'est-là « un ouvrage de Houschenk.

« Mohammed, fils d'Abdarrahim, dit, dans l'ou- « vrage intitulé *Tohfat allobab*, que cet obélis- « que est carré, haut de cent coudées, d'une seule « pièce, pointu par le haut, et élevé sur une base « de pierre; que sur le faîte est un couvercle de « cuivre jaune comme de l'or, au dessus duquel « est la figure d'un homme assis sur son siége, re- « gardant le levant; que de dessous ce couvercle il « sort de l'eau qui coule dans une longueur d'environ « 10 coudées, et fait végéter une sorte de mousse « d'eau.... On voit toujours, dit-il, le brillant de « l'eau sur cette verdure, hiver et été, mais jamais « cette eau ne coule jusqu'à terre. »

ROUTE de la capitale de l'Egypte à Damas.

(Extrait de la description de l'Egypte, par MACRIZI*).*

DARA, fils de Bahman, fils de Ghistasf, fils de Lohrasf, l'un des rois de Perse, est le premier qui ait établi des chevaux de poste. Sous l'islamisme, cet établissement fut fait, pour la première fois, en l'année 166 de l'hégire, par le khalife Mahdi, dont le nom étoit Mohammed, fils d'Abou-Djafar Mansour. Cette poste, étoit établie entre la Mecque, Médine et le Yémen, et servie par des mulets et des chameaux. L'origine du mot *bérid (poste)* vient de *burid dhéneb* (1), *(il a coupé la queue)*. Car Dara avoit placé sur les routes où la poste étoit établie, des animaux qui avoient la queue coupée. On les nomma, à cause de cela, *burid dhéneb ;* mais ensuite cette dénomination ayant été adoptée dans la langue arabe, on en retrancha la seconde partie, et on prononça *bérid.*

La route que suivent aujourd'hui les armées, les marchands et les autres voyageurs, pour se rendre du Caire, par les sables, à Gaza, n'est pas celle que l'on suivoit autrefois pour aller de Misr en Syrie. La route actuelle, par les sables, n'a commencé à être pratiquée que postérieurement à l'an 500 de l'hégire, lors de la ruine de l'empire des Fatémi. Avant que

(1) *Burid* est un mot persan qui signifie *il a coupé ; dhéneb* est un mot arabe qui signifie *queue.*

Cette étymologie me semble très-suspecte. Il me paroît plus vraisemblable que *bérid* vient du latin *veredus.* Au surplus, si on admettoit que ce mot fût originairement persan, il faudroit substituer le mot *dum*, qui, en persan, signifie *queue*, au mot arabe *dhéneb.*

les Francs se fussent emparés des contrées maritimes de la Syrie, la route étoit différente de celle-là.

Aboulcassem Obaïdallah Ben-Khordadbeh, dans son ouvrage intitulé, *les Routes et les Contrées*, et *Description de la terre* (2), s'exprime ainsi :

« De Damas à Kâsoueh, 12 milles : à Haschem, « 24 m. : à Fik, 24 m. : à Tabariah, ville du Jour- « dain, 6 m. : de Tabariah à Ladjoun, 20 m. : à « Kalensoueh, 20 m. : à Ramla, ville de Palestine, « 24 m. : de Ramla à Ezdoud, 12 m. : à Gaza, « 20 m. : à Elarisch, 24 m. : dans les sables ; à « Waradeh, 18 m. : à Omm-Elarab, 20 m. : à « Farma, 24 m. : à Djozeïr, 30 m. : à Kasérah, 24 « m. : à la Mosquée *(mesdjid)* de Kodhaa, 18 m. : « à Bilbeïs, 21 m. : à Fostat, capitale de l'Égypte, « 24 m. (3). »

Telle étoit, comme on le voit par ce passage, la route, pratiquée alors, de Misr à Damas, et elle différoit de celle que l'on prend aujourd'hui. Car on va de Bilbeïs à Farma par la contrée du Hauf, qu'on nomme *Bilad alsibakh (les terres marécageuses)*. De Farma, qui est proche de Katia, on va à Omm-Elarab, lieu ruiné sur le bord de la mer, entre Katia et Waradeh. Il y a des gens qui vont exprès dans cet endroit pour faire des fouilles dans les monceaux de ruines qui s'y trouvent, et qui en tirent des pièces d'argent fin d'un grand poids et d'une

(2) *Mésalik ouamémalik ouasifat alardh.*

(3) Parmi ces noms de lieux, il y en a trois sur lesquels les manuscrits varient. Il y en a qui lisent *hasem*, au lieu de *haschem ;* et *kabik*, au lieu de *fik*. Mais il est certain qu'il faut lire *fik*. Le Kamous dit que c'est une ville située entre Damas et Tibériade, dont la colline est célèbre dans l'histoire des guerres, et qu'on doit prononcer son nom *afik* et non *fik*, comme fait le vulgaire. Voy. aussi *Abulf. tab. Syr.* p. 34. The orient. Geogr. of Ebn-haukal, p. 48. *Djozeir* est écrit dans un manuscrit, sans aucun point diacritique, en sorte qu'on peut prononcer *djazir*, *hazir*, *hazir*, *haziz*, etc.

grande valeur. D'Omm-Elarab on va à Waradeh. Waradeh n'étoit pas située autrefois au même lieu où elle est aujourd'hui, comme nous l'avons dit ci-devant dans cet ouvrage. Les Francs étant sortis, en l'année 490, de la mer de Constantinople, pour faire des conquêtes sur les Musulmans, Baudouin s'empara, en 509, de Schaubek, place qui étoit ruinée depuis très-longtemps, la rétablit, et fit de-là des courses sur Elarisch, qui, à cette époque, étoit habitée et florissante; alors on abandonna la route par laquelle on avoit coutume d'aller d'Egypte en Syrie, et on prit celle de l'intérieur des terres, en se faisant conduire par les Arabes, et payant un droit d'assurance (*khafar*) aux Francs. En l'année 583, Salaheddin-Yousouf Ben-Ayyoub ayant repris, sur les Francs, Jérusalem, et un grand nombre d'autres pays, et leur ayant enlevé la plus grande partie des places du Sahel (Phénicie), on commença à fréquenter la route par les sables, et les voyageurs la pratiquèrent constamment, jusqu'au règne du sultan d'Egypte, Almélic-alsaleh Nedjmeddin Ayyoub, fils d'Alcamel Mohammed, fils d'Aladel, fils de Becr, fils d'Ayyoub. Ce prince fit construire, en l'année 644, dans les terres marécageuses, sur la lisière des sables, un bourg qui porte encore aujourd'hui le nom de Saléhiyeh. Il y séjournoit quelquefois; ce que firent aussi les sultans qui lui succédèrent.

Le sultan Almélic-aldhaher Bibars Bondokdari étant monté sur le trône d'Egypte, établit des postes sur toutes les routes; en sorte qu'en quatre jours les nouvelles parvenoient du château nommé la *Forteresse de la montagne*, à Damas, et que les courriers n'employoient que le même temps à leur retour. Il recevoit deux fois chaque semaine des nouvelles de toutes ses provinces; et sans sortir du château où il demeuroit, il envoyoit ses ordres pour établir ou destituer ses lieutenans dans tous ses états. Il dépensa des sommes considérables pour cet établissement, qui fut mis en activité en l'année 659. La

poste subsista donc ainsi entre Misr et Damas, chaque relais étant pourvu d'un bon nombre de chevaux toujours prêts à partir, et qu'on nommoit les *chevaux du bérid*; il y avoit aussi des gens d'écurie, qu'on nommoit *sawak*, et au pluriel *sawakoun* (*postillon*) : ils montoient à cheval avec ceux qui étoient autorisés à se servir des chevaux de poste, conduisoient leur cheval, et les servoient pendant la route. Personne ne pouvoit faire usage des chevaux de poste, sans un ordre par écrit du sultan; tantôt l'usage en étoit exclusivement réservé aux personnes que le sultan expédioit pour ses affaires, tantôt les grands seigneurs, qui vouloient voyager, obtenoient un ordre du sultan pour en faire usage. La route de la Syrie étoit alors très-vivante; on y trouvoit à chaque relais tout ce dont les voyageurs pouvoient avoir besoin, vivres, fourrages et autres provisions. Cette route étoit si sûre, que, de notre temps encore, nous avons vu des femmes aller du Caire en Syrie, soit à pied, soit à cheval, seules, et sans porter ni vivres, ni eau. Mais lorsque Tamerlan eut pris Damas, et en eut emmené les habitans prisonniers, après avoir brûlé la ville, en l'année 803, les relais de poste tombèrent en ruine : les malheurs, et les révolutions qui désolèrent les provinces de l'empire, ne permettant pas au gouvernement de s'occuper de leur entretien, la route de la Syrie tomba, par la ruine des postes, dans une situation déplorable, et tel est encore l'état des choses au moment où nous écrivons, en l'année 818.

VA 1
.L368

XXIIIIX+
B
65

VITT
XX